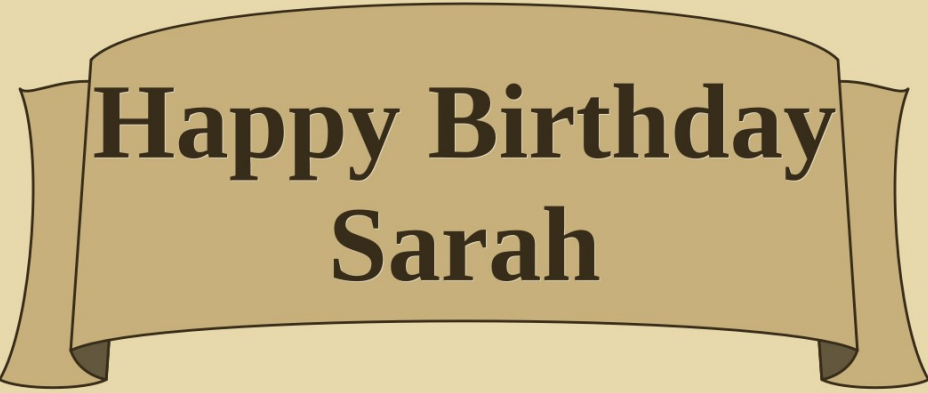




**Happy Birthday
Sarah**

Yann QUEFFELEC

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



YANN
QUEFFÉLEC
Happy Birthday Sara



Tout le intégral

Yann Queffélec

Happy Birthday Sara

Grasset

Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait fortuite ou justifiée.

À la mémoire d'Arvo Andresson, marin courageux, capitaine du paquebot Estonia qui sombra dans la nuit du 28 septembre 1994.

À toutes les victimes du naufrage de l'Estonia, survivantes ou disparues.

À Françoise Bouillie, avec ma gratitude.

I

Six heures avant minuit.

Ils avaient dû faire une sacrée fiesta, dans cette ville de fous, personne ne marchait droit, la nuit tombait, et moins bornée j'aurais repris l'avion sans insister. Pareil, au bureau d'embauché, des zombies. L'employée s'énervait, moi aussi. Je m'emmêlais les pinceaux entre l'estonien, le russe, le suédois.

– ... en Suède, oui, ce soir. Je voudrais payer mon voyage en travaillant sur le ferry.

Elle m'a toisée. De quoi j'avais l'air avec mon petit sac à dos vide et mon collant filé, mal peignée, mal aux yeux, tout essoufflée d'avoir couru sur le port ? L'air d'une cloche, Sara, cherche pas...

– En travaillant ?

– Je suis chanteuse de piano-bar.

C'est tout ce que j'avais trouvé durant le vol Stockholm-Tallin, et aussi : barmaid, entraîneuse, hôtesse, amie d'un soir, les mots ne passaient pas. J'allais bientôt supplier, m'excuser. J'ai rien à faire en Estonie, moi. Le port de Tallin by night, merci bien !

– Références ?

– Diplômée du Conservatoire de Malmö.

– Les bars où vous chantez, c'est ça qui m'intéresse.

Écarquillons les yeux, larmoyons. Facile, mes lentilles me font tellement mal.

– Des bars de plage, l'été.

Il y avait un groupe d'hommes à la fenêtre, les uns en civil, les autres en combinaison blanche ESTLINE.

Flics et marins. Une messe basse bien soviétique. Rien à espérer de ce côté.

– Vous vous appelez comment ?

– Sara.

– Sara Sara ?

– Sara Johanson.

Je rougis à mon nom. Apparemment ça ne lui dit rien. C'est presque vexant. Elle est sourde ou quoi ? Je me penche par-dessus la table et je crie :

– SARA JOHANSON.

– Suédoise ?

– D'origine estonienne.

– Le capitaine engage seulement des artistes connus. Cette nuit ce sont les Panthera's Girls et...

Elle farfouille dans ses papiers, ne trouve pas.

– ... et le groupe rock suédo-polonais Henry Goy, lance un des types en blanc.

Henry Goy, la star ! Un peu de pudeur, Sara. Retirons-nous sur la pointe des pieds.

– Et les ombres chinoises ?... Il y a toujours des enfants qui s'ennuient sur les ferries quand leurs parents s'amuse.

Atterrée, l'employée.

– *L'Estonia* est un navire de luxe, mademoiselle. Les enfants ne s'ennuient pas. Ils ont leur salle de jeux, leur restaurant. Je crains que vous ne deviez acheter votre passage ou renoncer à traverser cette nuit.

– Quoi !

Bloquée à Tallin sans un rond. J'espérais bien gâcher mon anniversaire, mais à ce point-là ! Ce soir deux gâteaux vont brûler leurs bougies sans moi. Deux fois dix-huit bougies : eh oui, trente-six chandelles ! De toute manière elles auraient brûlé sans moi, je ne voulais voir personne. Ni mes parents, ni Magnus, ni Sue. Je voulais qu'on me fiche la paix, leur donner une bonne leçon, lâchez-moi ! Est-ce une raison pour enjamber la Baltique ? C'est quoi ce plan 007 sur *L'Estonia* ? Plus tard on en rigolera, mais plus tard c'est virtuel...

– On m'a volé mon argent.

– Adressez-vous au Consulat demain matin. Le type en blanc se détache alors du groupe et vient parler à la vieille. Il a des cheveux poivre et sel tout courts, une mini-boucle d'or à l'oreille, la quarantaine. Il chuchote sans me regarder, mains dans les poches, et rejoint le groupe à la fenêtre. Ces Estoniens ! On se demande parfois si

le KGB ne leur manque pas.

Elle soupire.

– Vous êtes majeure ?

– C'est tout comme. Ce soir à minuit. D'ici là j'ai une autorisation parentale...

... quelque part dans mon blouson, une lettre de maman qui remonte au déluge. Je ne sais même pas ce qui est écrit dessus.

– Vous avez de la veine, il manque une serveuse au restaurant du Poséidon, pont numéro 6. Vous partagerez votre cabine avec une Estonienne. Vous ne dormirez pas beaucoup. Après le service au restaurant, vous descendrez au pub Admirais, pont 5, de minuit à trois heures. Maintenant présentez-vous à bord sans traîner.

Je l'embrasserais. T'as pas des collants de rechange, dans ton tiroir ? Et du liquide à lentilles de contact ? Okay, la vieille, pas besoin, je trouverai tout ça sur le ferry.

C'était la nuit quand je ressortis des bureaux. Les lumières du port brillaient. Plus de peur que de mal. Bénie soit la serveuse absente. Départ : 19 h. Arrivée : 9 h 30. Je ne serai même pas en retard à la fac. J'appellerai Sue du bateau pour la mettre au parfum. D'ailleurs non, elle serait fichue de prévenir mes parents et Magnus, et mon plan tomberait à l'eau. Je me venge et j'assume.

Et comme ça, fanfaronne et crispée jusqu'à la gare maritime. On voyait l'ombre illuminée du ferry surplomber les toits. Le nom flamboyait au pont supérieur en lettres géantes, ESTONIA. Je le haïssais comme un être humain. Terminal 6, tourné vers la ville entre deux amarres, il avait son grand nez relevé pour embarquer les poids lourds. Un immense gâteau blanc couvert de lumières. À l'intérieur du gâteau : cinéma, restaurants, sauna, gymnase, bars, night-club, solarium, casino, bordel, parking, et bien sûr l'équipage de soiffards dont pas un n'a voulu témoigner en faveur d'Oleg Johanson, mon père, leur ancien capitaine, viré l'an dernier comme une poule mouillée. À l'intérieur du gâteau, je ne sais quel abcès que je veux crever.

Au pied du navire, j'éprouve un pincement. Chez nous maman met les petits plats dans les grands, papa cherche un compliment bien tourné, ils ont invité Sue pour le dessert, ils ignorent que Magnus m'attend à la même heure au théâtre. Demain matin, les bougies auront fondu sur mes deux mokas d'anniversaire et tout le monde sera fâché.

Il pleuvotait, les passagers montaient, queue leu leu sans fin vers une porte éclairée sur le côté du ferry. Une voix douce tombait régulièrement d'un haut-parleur, signalant que le départ de l'*Estonia* pour la Suède était retardé. Jamais il ne m'avait paru si grand avec ses chaloupes suspendues, son feu vert de passerelle et sa cheminée noyée de brume. À Stockholm je ne m'en approchais pas. Je laissais papa à la grille du port. Entre les barreaux je regardais les milliers de petits soleils noirs jouer sur les hublots teintés. J'avais un pressentiment, déjà. Je sentais rôder les démons.

Au lieu d'embarquer par la gare maritime, j'essaie de me faufiler entre deux camions à l'avant du ferry. Ils sont des dizaines en attente, moteurs allumés, des étincelles de crachin dans les phares.

Un panneau lumineux m'arrête.

PEDESTRIANS STRICTLY FORBIDDEN

L'interdit, mon péché mignon... Me voilà sur la rampe d'accès, derrière un gros bus qui patine et lâche un flot d'immonde fumée. Pas très écolo, dans ce pays. Du gasoil au foie de morue. Je lève la tête en arrivant sous l'étrave. Là-haut, chevauchant un piston brillant, je reconnais le type à la boucle d'or. Il n'a pas traîné, lui non plus. Qu'est-ce qu'il fabrique ? J'en ai le vertige. Moi, c'est comme dans les avions. Je ne supporte pas les réparations de dernière minute. J'ai l'impression qu'au lieu d'arranger les choses on les aggrave. En général, je pique une crise de nerfs et ciao !

– Hé !

Quand il me reconnaît, il manque de tomber.

– C'est une zone interdite, hurle-t-il. Vous n'avez pas vu les douaniers ?

– Moi si. Eux non.

– Ressortez immédiatement et prenez la passerelle comme tout le monde.

Il s'agite, on dirait une araignée blanche en colère, joli spécimen !

– Vous m'entendez ? C'est INTERDIT.

D'accord, d'accord, je m'en vais à reculons, je me rince l'œil. Devant moi, l'assourdissant garage en fer du pont roulier, si long que je n'en vois pas le bout. Trépidations du bateau, trépidations des véhicules. Ça tape et ça crie. Des marins à gros gants font manœuvrer les poids lourds et les enchaînent au sol. Pousse-toi de là, me crie l'un

d'eux. T'as rien à faire ici, morue ! Un camping-car flambant neuf me frôle en klaxonnant et s'arrête un peu plus loin. Un Noir descend, très élégant, très souple, porte-habit sur le bras, béret rouge de chicano. Il jette ses clés au marin qui m'a presque manqué de respect. Il n'a pas l'air content, il montre ses pieds. C'est vrai, le sol est trempé. Ça les gênerait beaucoup de passer la nénette ? En théorie, il n'y a pas mieux tenu qu'un bateau. C'est le danger des réputations. Et d'après les Suédois, les Estoniens sont de mauvais marins. Pas étonnant qu'ils aient fait un procès à mon père. Pas étonnant qu'ils l'aient destitué.

II

Quatre heures quarante-cinq avant minuit.

Salut Mag, ça va ? Tu me croiras si tu veux, mais je viens d'arriver sur l'Estonia, ton bateau préféré. Je suis dans ma cabine allongée sur la couchette. Seule ? Va savoir... Tout mon fric envolé dans un billet d'avion Stockholm-Tallin via Helsinki. Et maintenant ta servante est serveuse au restaurant du ferry, le Poséidon. Et après, l'Admirais, le bar des vip. Changement de décor, changement de tenue. Je vois ça d'ici. Cognac, cigares, vous habitez chez vos parents, on peut vous offrir un verre, on peut vous masser les doigts de pieds... En ce moment tu te pomponnes, tu crois encore que nous allons au théâtre en amoureux et que je vais plaquer mes parents pour toi, surtout mon père qui t'aime tant. Tu crois qu'à minuit nous fêterons d'un commun accord ma virginité perdue le soir de mes dix-huit ans. Eh non, mon vieux. Fini ton numéro de chevalier qui n'a pas peur d'affronter le regard des copains et des profs, et d'emmener au gala des étudiants une petite amie que toute la fac montre du doigt, la fille du capitaine Johanson, le capitaine poltron, le capitaine boisson, la honte de Stockholm. T'as pas peur mais tu n'en penses pas moins. Vas-y sans moi, Mag, à ton Marchand de Venise, dis bien à Shakespeare que je n'ai rien contre lui. Et si tu repères une petite vierge à ton goût, n'hésite pas à la ramener chez toi, n'hésite pas à...

On m'entend souffler. J'ai pourtant mis des piles neuves ? Trop petit, ce dictaphone, un cadeau pourri.

J'ai mal aux yeux, ça fait pleurer. Le gauche, atroce. Le garder fermé ? Sous un bandeau noir de pirate ? Tiens, mon collant filé ! Tu m'exaspères, Mag. La couchette est juste assez grande pour nous deux. Tant pis, tu l'as cherché. Ça fait près d'un an qu'on se dispute à cause du ferry. T'es pas net et dans le fond tu méprises mon père. D'où tu sors cette voix de châtré pour m'expliquer qu'un Estonien, si diplômé soit-il, ne saura jamais commander

un navire à passagers ? Manque de tradition, Sara. Les événements l'ont prouvé, Sara. Un ancien de la flotte marchande soviétique, Sara. Le tribunal ne s'y est pas trompé, Sara... C'est moi qui vais te tromper, Magnus. Tant que je n'aurai pas tiré cette histoire au clair, il n'y aura plus d'amour entre nous. Tant que je n'aurai pas trouvé de quoi rouvrir le procès. J'ai confiance en mon père ? Tu n'y changeras rien. Mon anniversaire est foutu ? Pas sûr. C'est plein de surprises, la nuit sur un grand bateau. Les langues se délient. Tu sauras tout, Mag, réjouis-toi. Je me suis collé derrière les oreilles des pastilles anti-mal de mer à base de scopolamine, un truc utilisé par la Gestapo comme sérum de vérité. Mon dada, la vérité. Et maintenant la parole aux témoins à commencer par bibi.

Sara Johanson, dix-sept ans presque dix-huit. Signes particuliers : obsessionnelle et larme-à-l'œil. Je suis inscrite à Stockholm en deuxième année d'IUT, programmation des logiciels aéronautiques. Mes parents sont toute ma vie. Je les aime comme des enfants. Plus tard, j'en veux au moins deux qui porteront leur prénom : Oleg et Lilane. Je ne suis pas pressée. Au besoin j'en adopterai.

L'affaire. Le 10 février 1993, le ferry part de Tallin à destination de Stockholm. Au cours de la nuit le bateau fait demi-tour et regagne Tallin. Mon père est à la passerelle. Y est-il vraiment ? On a dit qu'il cuvait sa bière. On a parlé de syncope éthylique. On a dit qu'il dormait. On l'a vu couché dans le lit d'une passagère, j'aimerais bien savoir comment ! Au tribunal, il justifie sa décision par le fait d'une voie d'eau sur l'étrave. La sécurité du navire exigeait la fuite. Il n'ajoute rien. Le livre de bord ne mentionne aucune avarie. Les marins ont perdu la mémoire. Cette nuit-là, le vent soufflait à vingt mètres seconde et le creux des vagues n'atteignait pas cinq mètres. L'Estonia pouvait encaisser beaucoup plus. À titre de comparaison, c'est par un vent de quarante mètres seconde que le Jan Heweliuz, d'un tonnage inférieur, a sombré pour des motifs étrangers au mauvais temps. Mon père n'en démord pas. Le bateau coulait s'il n'avait fait demi-tour et présenté l'arrière aux vagues. Je suis au tribunal le jour du verdict : coupable. Rien n'autorisait le capitaine Johanson à considérer son navire en difficulté. Mon père est radié à vie de la marine. Il se met à boire et devient l'homme instable qu'il faut soigner. Il a des cauchemars toutes les nuits, il ne cesse de répéter : bien sûr ils étaient verts, verts comme des crapauds... Qu'est-ce qui était vert, papa ? Les voyants d'alarme à la passerelle ? Pas un mot de ma bouche, Sara. Tu as entendu les avocats ? Les juges ? La ville ? Ton copain Magnus ? Ton père a eu peur, Sara. Ton père est un couard, affaire classée... Une fois il s'est mis à parler dans le noir, il me tenait la main, il tremblait : une catastrophe n'est pas un monde virtuel, Sara, pas une vue de l'esprit. Quand les gens se noient, ils se font mal et ils poussent des cris. L'épouvante en mer, Sara, tu n'as pas idée. Mille personnes à l'eau dans l'obscurité, je te jure que ça fait du bruit. Et

deux mille en pyjama, Sara, quand ils n'ont plus de bateau sous les pieds. Un jour vous rirez jaune, tous, ce sera trop tard. Ouvre les yeux, ma fille, et tu verras grouiller les crapauds. Sauf que les crapauds ont une belle voix... Il s'est mis à pleurer. À quarante ans, avec son expérience et son brevet de capitaine, mon père est obligé de recommencer comme simple marin sur des bateaux à peine certifiés. Ça veut dire qu'on ne le verra plus chez nous. Ça veut dire que ma mère va devenir folle. Ça veut dire qu'entre nous deux c'est fichu, Mag, si je ne trouve rien.

Le passage sur papa, effacé. Il pourrait lui faire du tort. La tête des juges, apprenant qu'il compare les voyants d'alarme et les passagers à des crapauds !

Il est dix-neuf heures, on est toujours à quai me semble-t-il. Mon service commence dix minutes après l'appareillage. Je suis priée d'attendre qu'on m'appelle. Tout se passe par haut-parleurs, sur les bateaux, et par écriteaux polyglottes qui vous disent Par ici, Par là, Danger, Interdit, EXIT... J'attends. Confort moyen, la cabine. Du faux-boisé, faux-marbré, faux-carrelé, du vrai néon. Pas de hublot, deux couchettes superposées, une table vissée à la cloison, un coin-lavabo sous un miroir, une carafe au mur où ça frémit, une douche derrière une vitre en plastique imitant l'eau qui dégouline, et des serviettes blanches à monogramme E. L. Je dors en haut, l'Estonienne en bas. Elle est passée tout à l'heure. Elle s'appelle Ove. Quand elle m'a vue, elle a ri : « blonde et frisée, c'est rare chez nous. Ça fait plaisir... » À moi aussi. Elle a une bonne tête campagnarde et marrante, un nez osseux. Elle travaille sur le bateau depuis sa mise en service. Donc elle connaît mon père, ça m'excite. À suivre...

Comme je sortais de la douche j'ai vu le type à la boucle d'or, le dos tourné, les bras étalés sur ma couchette. Il tripotait mon magnéto. J'étais pourtant certaine de l'avoir caché sous l'oreiller et certaine d'avoir mis le verrou. Je n'ai eu que le temps d'attraper une serviette et de me draper.

Estomaquée je crie :

– Sortez immédiatement !

C'est une phrase de navet, mais la peur ne fait pas d'esprit. L'homme se retourne et me répond dans un suédois teinté d'accent russe :

– C'est quoi ?

– Mon walkman.

Il a le regard fixe et moqueur, la voix feutrée. Il sent la cocotte. Je suis tellement sciée d'être à poil ou presque en face de lui que j'en perds la voix.

– Modèle Colt, assure-t-il. Pas très courant, même au marché noir. Le plus sensible des enregistreurs. Où est le casque ?

– Dans mon sac.

Bien sûr il ne trouve rien, sauf ma brosse à cheveux.

– J'ai dû l'oublier.

– Et l'autorisation parentale ?

Il lève la tête. Un pas de plus et je serais dans ses bras. Je me sens ridicule avec mes cheveux mouillés et ma serviette mal attachée, si près de lui. Mais qu'il se barre !

– Écoutez, j'aimerais m'habiller et...

Il saisit mes vêtements. Pas la tenue de service bien pliée, pas la jupe noire et le corsage crème Estline à jabot froncé : mes fringues en boule sur la couchette d'Ove, il me les tend avec un clin d'œil. Si je les prends ma serviette tombe.

– Sans autorisation, l'assurance de la compagnie ne couvre pas les mineurs. Alors couvrez-vous et débarquez.

Mes jambes se dérobent.

– Mais tout à l'heure...

– Tout à l'heure vous aviez une autorisation. Il sourit et repose mes vêtements sur la couchette après les avoir humés.

– Je vais donc vous la signer moi-même si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Qu'est-ce que c'est que ce dingue ? De quel droit ce mécano ténébreux se permet-il de renifler mes affaires ? Ce type est aussi viril qu'efféminé. Le genre de malade à se taper fille ou garçon, l'âge important peu.

– Ils font quoi vos parents ?

– Profs de fac.

– Le but de votre voyage en Estonie ?

Bonne question. Elle me prend au dépourvu. Il est en train de me cuisiner comme un policier.

– Je venais voir un ami.

– Un ami ?...

– ... Professeur de tennis.

– Que de profs ! ricane-t-il. J'espère que vous êtes bonne élève.

SALUT MAG, ÇA VA ? TU ME CROIRAS SI TU VEUX MAIS JE VIENS D'ARRIVER SUR L'ESTONIA.

Je tressaille en reconnaissant ma voix. Je l'entends de plus en plus fort.

SEULE ? VA SAVOIR... TOUT MON FRIC ENVOLÉ DANS UN BILLET D'AVION STOCKHOLM-TALLIN VIA HELSINKI...

Il arrête le magnéto, le replace sous l'oreiller, tapote l'oreiller.

– Vous êtes arrivée quand ?

– Hier.

Mon cœur fait des bonds. S'il vérifie mon billet je suis mal.

– Et Magnus, c'est lui l'ami tennisman d'Estonie ? Il ne vous a pas accompagnée ?

– On s'est disputés. C'est pour ça que je retourne en Suède.

– Disputés pour quoi ?

– C'est ma vie privée.

Il se fige, l'air soucieux. Je comprends qu'il ne m'écoute plus. Cette bouche gonflée d'enfant maussade me fait craindre le pire. Les yeux au ciel, il se met un doigt dans l'oreille à la boucle d'or et secoue de haut en bas avec frénésie. Puis, après un long soupir de fumeur d'opium :

– Ça y est... On vient d'appareiller, mademoiselle Johanson. En ce moment, ils baissent la visière d'étrave et les verrous s'enclenchent. Un mécanisme d'horlogerie dont le poids dépasse les soixante mille kilos. À la passerelle du navire les voyants d'alarme s'éteignent et, bizarrement, cela signifie qu'ils sont activés. On n'entend rien, n'est-ce pas... Moi je devine, je sens. C'est chaque fois la même chose. On largue les amarres, on baisse l'étrave et je vais mieux. Mon tympan se libère aussitôt. Ces anneaux d'or atténuent les vibrations. Allez savoir pourquoi je suis si bien sur l'eau...

Un silence, et de nouveau son regard m'enveloppe.

– Jolie fille, dites-moi.

Jolie ? Moi ? Canon d'après Sue. En fait, je ne sais plus. On est toujours laid quand on ment, quand on vous ment. Ça ne le regarde pas.

– Chacun ses goûts...

C'est un autre homme que j'ai sous les yeux, détendu, rajeuni. S'il pouvait débarrasser le plancher, j'irais jusqu'à le trouver bien élevé. Je

m'assieds sur la couchette d'Ove et je croise les bras, tête baissée, j'attends...

– Vous êtes bien installée ?

– Très bien.

Mon ton sec le réjouit.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? L'absence de hublot, peut-être. C'est oppressant quand on n'a pas l'habitude.

– Je m'en fiche.

– Il y a un excellent hublot dans ma cabine. Une vue imprenable sur les ténèbres et sur la buée. Avec un rien d'imagination on peut se représenter la crête des plus hautes vagues.

– Merci, je m'en passerai.

– Ma cabine comporte également une baignoire biplace et un jacuzzi.

Il me rase. Je n'ai pas fait tout ce voyage pour m'envoyer le mécano du bord si mignon soit-il, d'ailleurs il est trop vieux. Dommage, ce loustic doit être un fieffé bavard sur l'oreiller.

– Apprenez ceci, mademoiselle Johanson. L'œil est secondaire en bateau. Tout se passe au creux de l'oreille et sous la plante des pieds. Autrefois les marins vivaient pieds nus comme vous l'êtes en ce moment.

De mon côté je m'avise que ses boots en caoutchouc sont trempées.

Il a suivi mon regard. Il me scrute comme si je venais de marquer un point. Il devient cérémonieux et menaçant.

– ... D'où notre retard, mademoiselle Johanson. D'où mes acrobaties sur la porte étanche. Le système d'étrave est défaillant depuis quelque temps. Ce merveilleux joujou me donne du souci. C'est désagréable et sans danger. Dès qu'on augmente la vitesse et qu'à l'avant se dresse un beau remous bien écumeux, l'eau pénètre à l'intérieur du navire et les camions ont les roues mouillées. Je ne vous dis pas que les chauffeurs sont enchantés car il s'agit d'eau salée. Nous avons des réclamations.

Je suis tout ouïe.

– Et quand on va vite ?

Il ne répond pas. Cet enchaînement du tac au tac l'a déconcerté. Son regard se fait méfiant.

– Tout dépend si l'on navigue face au vent, dit-il avec mauvaise grâce. Mais ne vous inquiétez pas. Dans ce cas on ralentit et on

pompe. Les moteurs de l'*Estonia* développent vingt-quatre mille chevaux, une puissance récupérable par les rouets d'assèchement. Les fonds sont vite nettoyés. Les passagers ne s'aperçoivent de rien. Ne vous étonnez donc pas si nous ralentissons durant la nuit.

Il ajoute alors sans un gramme d'humour :

– Mais tout dépend aussi du capitaine. Un mauvais capitaine peut mettre en péril un excellent navire, s'il tarde à lancer une manœuvre. Je vous rassure, Arvo Andresson est le meilleur marin de la Baltique. Pas un ancien de la flotte marchande russe. Pas un vulgaire Soviétique recyclé.

Il sourit à ces derniers mots, et moi aussi, presque tendrement pour ne pas le gifler.

– La manœuvre se fait toute seule sur vos buildings flottants ? On n'a pas besoin du mécano ?

– On n'en a pas besoin, non. En plus je ne suis pas mécanicien.

Ne compte pas sur moi pour te demander ton grade, espèce de porc !

Il regarde l'heure à sa montre et me tend une main bronzée. C'est tout juste s'il ne claque pas les talons.

– Raïmo, capitaine de la Sécurité sur l'*Estonia*. C'est à moi que vous auriez dû présenter votre passeport. Où est-il ?

– Au bureau du personnel.

– Dépêchez-vous, mademoiselle Johanson. Le service va commencer. Il vous reste à peine un quart d'heure pour dîner. Beaucoup de personnes âgées sur cette rotation. Beaucoup d'enfants. Vous aimez les enfants ?

Drôle d'idée. Les miens oui, quand j'en aurai. Ceux des autres, je suis moins sûre. Il n'attend pas ma réponse.

– Des passagers très fatigants dans les deux cas, très exigeants. À bord, les camionneurs et les représentants sont vernis, l'*Estonia* se flatte d'aligner dans ses bars les plus jeunes et les mieux entraînées des taxi-girls. Mais les enfants et les vieux... Vous aimez les enfants ?

– Vous venez de me poser la question. Je les aime bien, oui. Tant qu'il ne s'agit pas d'être enceinte.

– Nous n'en sommes pas là... À plus tard, mademoiselle Johanson. Au fait, c'est votre anniversaire tout à l'heure. Si nous improvisons une petite fête en votre honneur, vers minuit ? Ma cabine est à l'arrière, la 001, pont 4. Votre voisine de couchette n'est pas invitée. Ove est un peu fofolle, elle parle trop. Les gens des bateaux sont

bizarres à la longue.

Il me sourit. Il a des yeux de poupée.

– J’oubliais, est-ce que vous aimez les fleurs ?

– Ma foi oui.

Il est dehors, pas trop tôt. Moi c’est une manie. Quelqu’un me serre la main, je respire mes doigts. Une odeur de métal et de machine en même temps, un relent sucré que je n’identifie pas. S’il n’a pas vu mon passeport, d’où connaît-il mon nom ?

On frappe à la porte, encore lui.

– Dernière chose, mademoiselle Johanson. Si quelqu’un d’autre que moi vous offrait des fleurs au cours du voyage, ayez la simplicité de ne pas accepter.

– Mais qui voulez-vous...

– On ne sait jamais.

Des fleurs, pour mes dix-huit ans, quelle délicatesse. Il devient sympathique ce Raïmo. Aurais-je fait une touche ? Il n’est pas tout jeune, mais il n’est pas si vieux non plus. Et il a sûrement beaucoup à dire. Ou à se reprocher...

MADemoiselle SARA JOHANSON AU POSÉIDON, MADemoiselle
SARA JOHANSON...

La barbe, ces haut-parleurs !

III

Quatre heures et quart avant minuit.

Je compte vingt-huit cabines entre la mienne et le hall de l'Information. Silencieux le quartier du petit personnel, jalonné d'inscriptions éclairées vert amande : interdit de fumer, vous êtes ici. Barmen, serveuses, hôteses, cuisiniers, femmes de chambre, stewards sont logés au pont 4, avec leur nom sur la porte et leur fonction. Au bas du bateau les domestiques, au pont supérieur les officiers, les premières classes. Je suis doublée par trois types à veste blanche. Sur ce bateau les serveurs ont des galons nattés d'or et les filles des nœuds papillons.

Et voici le hall baigné d'harmonies planantes. Une propreté chimique d'aéroport et la même abondance : bureau d'Information, consignes, banque, tax-free shopping, nurserie, librairie. Dans l'ascenseur, deux affiches annonçant le spectacle des Panthera's Girls et le concert rock au Baltic-bar sont collées au miroir. Et juste à côté, c'est mon reflet. Heureusement que j'ai un soutif, le corsage est transparent. Nulles, ces godasses à bout rond. Nuls ces collants, des grattoirs. Fabrication russe. Obligée de les rouler à la taille. Trop brillants, ce noir... Même habillée comme un pantin, j'aime choisir mes vêtements.

La porte coulisse, on monte. Au pont 5, c'est la ruée. Une bande de jeunes excités en maillots de sport rayés rouge et blanc me repousse au fond contre la glace. À peine partis et déjà bourrés. Ils braillent l'hymne national suédois. Les uns tapent des pieds, les autres rythment à tue-tête un cri de guerre à la Tarzan. La cabine s'arrête entre deux paliers. Moi je veux bien mourir jeune, O. K. Mais pas vierge et pas enfermée dans un cercueil, fût-ce l'ascenseur climatisé d'un navire de luxe estonien.

SARA JOHANSON AU POSÉIDON.

La note suraiguë d'une petite fille épouvantée fait taire la meute et nous repartons vers le pont 6.

– C'est quoi ce raffut...

– C'est quoi, c'est quoi... répète un grand baveux coiffé d'un bonnet de laine à oreillettes. C'est un but de Kunen sur penalty. À la première mi-temps. Après deux minutes de jeu. C'est Göteborg-Barcelone. La coupe d'Europe. Ça dessèche un but pareil. On monte se rincer la dalle et on redescend voir la suite. T'as qu'à venir, on a du shit...

Et tous de brandir des canettes de bière en s'époumonant qu'ils vont gagner.

L'ascenseur se vide au pont 6. La petite fille se précipite vers une fontaine en inox et boit sur la pointe des pieds, délogeant un mioche qui, rageur, enfourche son tricycle et disparaît.

Projetée dans un hall en rond brillamment éclairé, tapissé de miroirs, je découvre l'*Estonia* des prospectus, le navire inoubliable aux mille tentations. Débauche à volonté, dit Magnus, croisière d'alcoolos. C'est vertigineux de pagaille, mais bon enfant. À gauche, la cacophonie d'une salle vidéo, des flippers, des jackpots, des avions de chasse pilotés par des gamins hallucinés, la clope au bec, des mamies sanglées sur des sièges baquets, s'initiant aux émois de la Formule 1. Devant l'escalier, on pique-nique en famille, enchanté que le ferry ne bouge pas davantage, on trinque. Le Poséidon est à droite : dégustation debout, assise, coins-salon pour apéritif intime, lumières voilées.

Le bar est pris d'assaut, les footballeurs se passent des bières par-dessus les têtes et bousculent les consommateurs installés. Là sont les entraîneuses aux guibolles presque nues dont papa jure à maman qu'elles sont des légendes. Le baveux s'empare d'un cor de chasse qui sert d'ornement sous les lampes, et déclenche l'hilarité par ses couacs. Nouvelle hilarité quand il coiffe l'un de ses copains du cor rempli de bière au percolateur : ON VA GAGNER, ON VA GAGNER. Les ascenseurs n'arrêtent pas de sonner. Au snack la queue s'allonge à travers le hall et les gens sont inquiets. Dîneront, dîneront pas ? Les personnes âgées n'ont plus d'âge. Elles sont en jean, en short, en caleçon moulant, elles arborent casquettes et sweat-shirts à logo ESTLINE. On les trouve aux flippers comme aux jackpots, j'en vois une les quatre fers en l'air dans la piscine de boules multicolores où s'ébattaient les plus petits.

– Mademoiselle... Vous avez la météo ?

Un grand-père en costume du dimanche, assis sur la banquette de cloison. C'est à moi qu'il sourit. Il parle un suédois rocailleux,

suppliant, je réponds en estonien. À la maison, entre nous, on parle indifféremment russe, estonien, suédois, et c'est en anglais que maman broie du noir ou m'engueule, du coup je m'y suis mise.

– Aucune idée, tout va bien. Le bateau ne bouge pas.

– Pour le moment, dit-il en croisant les doigts. Ça souffle dehors, à ce qu'on dit. Ma femme et moi nous n'aimons pas trop quand...

... Et sa grosse main ligotée de veines imite le mouvement des vagues.

– Vous êtes allée sur le pont ?

– Pas encore, monsieur.

– Allez-y, vous m'en direz des nouvelles.

Je n'y manquerai pas. La rafale marine, après les miasmes climatisés, le paradis.

SARA JOHANSON AU POSÉIDON.

J'arrive, une seconde !

Là-bas, sous l'éclairage tamisé, le restaurant Poséidon est un îlot de bien-être impossible à rejoindre. Il me semble apercevoir Ove penchée sur un couple de dîneurs, près d'un hublot, quand la petite fille de l'ascenseur me prend la main. Elle sanglote et bredouille en triturant sa natte enrubannée d'or, mais qu'est-ce que tu racontes, chaton ? Ses narines produisent d'interminables chandelles et je n'ai rien pour la moucher.

On me corne dans les oreilles :

– C'est vous Johanson ?

– C'est moi.

– Vous vous foutez de qui ? Ça fait vingt minutes que je vous attends.

C'est une maigrichonne en queue-de-pie qui s'adresse à moi sur ce ton de petit chef perclus d'hémorroïdes.

– Je suis là, dis-je vexée.

– Eh bien vous repartez. Passez-moi la petite et dépêchez-vous. Un drink pour la passerelle, pont 9.

– Un quoi ?

– Le commandant boit toujours un Champagne après l'appareillage. Tout est sur le trolley. Et magnez-vous le train, pont 9 !

Elle avise le badge épinglé sur ma poitrine et me souffle à la figure : « En effet c'est bien vous... », et je respire la même odeur que celle de Raïmo.

La gamine redouble ses pleurs quand la maigrichonne lui fait lâcher prise. Et je ne jurerais pas qu'en attrapant le trolley, je ne vois pas se lever une main sèche en forme de gifle.

L'ascenseur part de lui-même. Cet idiot descend. Le clavier lumineux fait défiler des chiffres bleu pâle et les divers agréments de l'*Estonia*. Pont n° 5 : CINÉMA CASINO DANCING ADMIRAL'S PUB. Pont n° 4 : MÉGASTORE INFORMATION. Pont n° 3 : GYMNASÉ PISCINE SALON DE COIFFURE. Pont n° 2 : PARKING.

La porte s'ouvre. Un violent courant d'air me fouette les mollets. J'aperçois le bureau désert de l'Information avec les deux pendules factices affichant l'heure de départ et l'heure probable d'arrivée demain. 27 septembre 19 h 15. 28 septembre 9 h 30. Personne en vue. Je presse le bouton 9 et les glaçons se mettent à tinter dans le seau à Champagne. Krüg 1992. Une bouteille à col étroit. Il a les moyens, le commandant. Voilà comment papa s'est mis à picoler. Une tasse à café ? Pour un Krüg millésimé ? Il y a un papier roulé dans l'anse, adressé à Monsieur le capitaine de l'*Estonia*. Je le déplie, mon sang ne fait qu'un tour...

Pont 5, une ancêtre en chaise à moteur apparaît. Derrière elle un ancêtre guère plus valide, un couple de Chinois émerveillés, puis un grand Polak en duffel-coat bordeaux, la cravate relâchée. Ils sourient, je souris. Ne pas céder à la peur. Ne pas se chercher une bonne âme noire à qui tout raconter. La vieille me sourit encore, les Chinois aussi. Quelle amabilité sur les ferries ! Je n'aurai pas la force de montrer les dents jusqu'en Suède. Qu'est-ce que j'en sais, moi, si les serveuses ne sont pas tenues de saluer les clients dans les ascenseurs des bateaux... Au pont 6 monte un couple jeune, hyper sapé, deux golden lovers impatients de quitter l'enfer du Poséidon où visiblement ils sont arrivés par erreur. Lui pointe un index démesuré vers le sol et me demande en anglais si je vais à l'Information.

– Je monte, monsieur. L'Information est en bas, au pont 4.

– Nous redescendrons après.

Il se tourne alors vers sa femme.

– Tu as la clé de la chambre, mon cœur ?

– Non c'est toi, mon cœur.

Ils quittent l'ascenseur au pont 7 comme s'ils ne supportaient plus

ma compagnie. Deux prétentieux. Je veux bien être pendue si je ne les retrouve pas tout à l'heure à l'Admirais ! Je reste seule avec le Polak, il me fait un sourire de chercheur d'or.

– Et comme ça tu montes ?

– Je monte, oui.

– Elle le sait, ta mère... que tu montes ?

Quand ça me prend je suis d'une grossièreté qui m'horrifie. Tout le monde a peur. Mes parents les premiers. Toi si pudique, Sara, si féminine. Moi oui, leur seule et dernière Sara. Une voix d'apprentie sorcière. Des mots qui flanqueraient la chair de poule à des tueurs. Je m'apprête à faire sodomiser ce dégénéré par tous les Grecs de la planète, quand je me rappelle à temps mon uniforme ESTLINE et le badge à mon nom. Pour ce connard, je ne suis qu'une bonniche qui s'arrondit les fins de mois sous la viande soûle.

Je minaude en battant des paupières :

– Elle le sait, oui. Elle, elle travaille aux machines, sur les pistons. Ça monte et ça descend. C'est un métier où il y a des hauts et des bas.

Consterné, il part chercher la toison d'or au pont 8 et je le vois s'engouffrer dans l'escalier. Encore un client pour moi tout à l'heure, au pub Admirais... Je ramasse alors, tombé sur le plateau du trolley, un bristol de plastique perforé, marqué du numéro 649 T. Une clé à piste magnétique. Je la glisse dans ma poche. À présent c'est moi qui l'ai, mon cœur. Je vous la rapporterai plus tard.

Le pont supérieur est d'un tel silence après la folie du Poséidon que je me sens presque en danger. Où sont les marins sur ce bateau ? J'ai la vague impression qu'ils ont oublié d'embarquer. Il y a les locaux, les passagers, mais pas d'équipage. Le vent gémit sous une porte en bois mal fermée, surmontée d'un pictogramme lumineux représentant la chaloupe 7. VOUS ÊTES ICI. D'accord, je suis là, et cette chaloupe est la mienne, et les gilets sont dans cette armoire, et je peux même emporter un extincteur pour m'en faire un oreiller.

En travers de la cursive une chaînette à maillons rouges balance un écriteau :

PASSENGERS FORBIDDEN

Je décroche la chaînette, un sourd patatras retentit. J'en ai des palpitations. Derrière moi, un monticule de gilets de sauvetage orange

et noir se dresse au milieu du palier. L'armoire est ouverte à deux battants. Qu'est-ce qui s'est passé ? Qui m'a suivie ? Voyons tu perds la tête, Sara, c'est tout simplement le roulis. Regroupe-toi comme dit Sue.

... Au moment d'engager mon trolley dans le couloir, je fais un pas de côté sans l'avoir voulu. Pourtant je n'ai pas senti le bateau bouger. Le vent siffle sous la porte.

En plus luxueux, mieux éclairé, le quartier des officiers est la réplique des communs où je suis logée. Au sol une moquette chinée mauve, au plafond des ampoules tarabiscotées et des embouts de pulvérisation contre l'incendie. Les portes en bois sombre ont des poignées de cuivre. Premier lieutenant. Deuxième lieutenant. Radio. Chef mécanicien. Capitaine en second. Je ne passe pas d'un cœur léger devant l'appartement du commandant ARVO ANDRESSON. Son nom figure en lettres de métal vissées au panneau, le seul garni d'un œilleton. Je tourne la poignée. Fermé.

Franchie la porte coupe-feu, j'arrive au pied d'un escalier à larges degrés cirés, bordés de cuivre. Pratique avec mon trolley !

Une minute ne s'est pas écoulée qu'un homme en bleu descend.

– Où allez-vous comme ça ?

– Voir le commandant.

– Vous êtes sûre ?

– C'est lui qui m'a convoquée.

– Alors monte-charge, annonce-t-il en exhibant une clé.

Grâce à lui la cloison se fait ascenseur et j'arrive en haut du ferry.

PASSERELLE

Le mot luit dans l'obscurité. Je traverse une première salle où s'étale au mur un écran de verre semé de points lumineux. Le tableau synoptique des eaux baltes. Ce haricot figure l'*Estonia* tel qu'il est en route actuellement. Papa aussi remontait plein nord au départ de Tallin. Il allait chercher l'abri des côtes finlandaises où, le plus souvent, les jumbos naviguent en eaux peu agitées. Ainsi les convives font-ils honneur à la gastronomie du bord, ainsi les dollars changent-ils de main volontiers, ainsi le casino prospère-t-il dans la bonne humeur, ainsi les prostituées au teint frais peuvent-elles attirer des amateurs en état d'honorer leurs prestations. Le passage délicat, le golfe de Botnie, là où se croisent les vents forts de Norvège et de

Russie, se franchissait au plus tard de la nuit. Quand les poches étaient vides et les noceurs fatigués.

Quelques pas à l'aveuglette et c'est l'univers sidéral de la timonerie criblée de lueurs qui dessinent les contours : taches laiteuses et carrées des baies vitrées, console de navigation sourdement éclairée par les voyants-témoins, *verts Sara, verts comme des crapauds*, bain rougeâtre du compas de route au plafond, tremblante aiguille du speedomètre. C'est si grand que je n'arrive pas à tout embrasser d'un coup d'œil. Pourtant je ne suis pas dépaylée. Papa m'a souvent décrit la tour de contrôle obscure où se commande l'*Estonia*. On est en plein ciel. Impossible d'imaginer qu'au même instant, cinquante mètres plus bas, une invisible étrave au bulbe lesté pulvérise à seize nœuds des murailles d'eau glaciale dressées par le vent du nord.

Sur les côtés, des silhouettes floues et des chuchotements. Quelqu'un regarde aux jumelles. Au centre de la passerelle, l'ombre d'un homme à chemise blanche assis dans un fauteuil de pilotage.

Je pousse le trolley vers lui comme en trébuchant, le cœur fou.

– Le commandant s'il vous plaît.

– Une seconde ! fait une voix dure en anglais. Alors c'est quoi, ces échos radar ? Des baleines ?

– Pas en cette saison, commandant, répond un homme penché sur un écran vert balayé d'un faisceau doré.

Que c'est beau ! On dirait une portion de galaxie mitraillée d'astéroïdes immobiles.

– Sûrement la crête des vagues, commandant. Le vent souffle quand même à vingt-sept mètres seconde.

– Pistez-moi ces échos. Ce sont peut-être des pêcheurs.

– Ou des navires de guerre en manœuvre. Ils auront mouillé des bouées. Ils gardent leurs opérations secrètes et ne répondent même pas sur le canal d'urgence.

– Des bouées ? Si loin de leurs navires ? Non, lieutenant. On aurait dépassé des bateaux sans les voir ? Impossible. On a presque l'impression d'être suivi. Essayez encore un appel v. h. f.

Le grand fauteuil pivote sans bruit.

– Qu'est-ce que c'est ?

Bouleversée, je vois dans l'obscurité le chef de l'*Estonia*. Il a une moustache, comme papa. L'air un peu mou, comme papa. Si papa rase un jour sa moustache, maman dit qu'elle le quitte illico. Moi c'est l'inverse. Embrasser un moustachu me paraît aussi hasardeux que ne

pas respecter la date limite de consommation des aliments.

– Votre Champagne, commandant.

– Mon Champagne ?

– Oui.

– C'est une plaisanterie ?

Je suis transpercée par un regard dans la nuit. Un faux mou, comme papa.

– Mais non. Je...

– Vous êtes qui ?

– Une serveuse, je m'excuse...

– Une serveuse !... Qui vous envoie ? crie-t-il.

En fait je n'en sais rien.

– Une femme, elle parlait russe.

... Une maigrichonne à queue-de-pie, méchante comme la gale, on aurait dit qu'elle avait tous les droits sur ce bateau, m'arracher des mains une fillette qui n'avait pas l'air de la connaître et m'envoyer porter du Champagne au capitaine.

Une voix sépulcrale envahit alors la passerelle :

ICI LA STATION RADIO FINLANDAISE DE TURKU. APPEL À TOUS LES NAVIRES. AVIS DE VENT FORT SUR L'ARCHIPEL DE STOCKHOLM ET LE GOLFE DE BOTNIE. VISIBILITÉ DIX MILLES TOMBANT À TROIS MILLES EN COURS DE NUIT. VENT DE SUD 35 NŒUDS S'ORIENTANT SUD-OUEST EN COURS DE NUIT 40 À 50 NŒUD. MER FORTE.

– Pas prévu ! dit le lieutenant avec un rire.

– Doublez les chaînes du pont roulier, ordonne le commandant. Condamnez les écubiers et les hublots des ponts 3 et 4. Contrôle immédiat des portes étanches. Les ascenseurs en drapeau. Vitesse huit nœuds si ça bouge trop. L'étrave ?

– Elle suinte.

– Vérifiez l'hydraulique des verrous.

La main du lieutenant sort de l'ombre et s'empare de la bouteille.

– Champagne Krüg millésimé 92.

Il se verse une tasse de Champagne, la porte à ses lèvres et recrache avec dégoût.

– Beurk ! lance-t-il furieux. De l'eau salée. Si ça ne s'appelle pas boire la tasse !

Il découvre alors le papier roulé dans l'anse et le remet au commandant.

– Pour vous.

Une loupote rouge s'allume et je vois le profil du capitaine.

– Qu'est-ce que c'est que ces conneries ! éclate-t-il. Vous avez lu ce mot, mademoiselle ?

Je l'ai lu, oui, mais je dis non, cent fois non, je ne veux pas être mêlée aux micmacs de l'*Estonia*, je ne veux pas que tout recommence, non ! Ce n'est plus le capitaine Andresson qui me fixe dans l'ombre, c'est mon père, mon père en uniforme le jour du verdict, un revenant dans cette salle d'audience pleine à craquer, sa veste lui tombant aux épaules, il cherche des yeux ma mère absente, trop émue pour m'accompagner, c'est moi qui suis là, papa, il ne me voit pas, il est prié de rester debout pour écouter le jugement : coupable...

– C'est vous qui l'avez écrit !

Je dis non d'une voix qui défaille et je sens ma tête partir en avant.

Ils sont tous autour de moi, ils m'encerclent, tous ces fantômes d'officiers venus au tribunal jurer leurs grands dieux qu'il n'y avait pas d'avarie sur l'étrave et que les voyants étaient verts, verts comme des crapauds.

Le commandant hurle :

– Où est Raïmo ? Trouvez-le-moi. Appelez-moi tout de suite la Sécurité. Plus question de ralentir. Vitesse maximale...

IV

Trois heures vingt-cinq avant minuit.

Chez nous, dans le Värmland, on est en pleine forêt. C'est le pays des lacs. Notre maison n'a pas d'autre nom : la maison des Lacs. On y vient à longueur d'année. L'hiver, c'est enrobé de blancheur. Le téléphone est muet. La neige tombe, elle métamorphose en flocons les océans et les mers. Finis les matins où mon père s'en va comme un voleur, laissant griffonnées sur un papier les coordonnées d'un bateau qui part et revient ou non... L'été, le soleil de minuit rend la peau douce comme du lait. On se baigne entre les nénuphars. On guette l'horizon couchés sur les planches de l'embarcadère illuminé d'ombre. On attend le soir et l'aube au même instant. À la maison tout est en bois peint, les murs, les armoires, les lits, le piano, la terrasse où je distribue des biscuits aux mésanges. Pas qu'aux mésanges, d'ailleurs. Les vipères aussi sont gourmandes. Elles aiment la confiture, la cannelle et les myrtilles. Elles font la sieste sous les fauteuils où nous flânons. J'en ai trouvé une enroulée tout endormie sur mon poignet. Chez nous, c'est plein d'esprits somnambules tenaillés par la faim, animaux, trolls, je les nourris. Là-bas, loin de Stockholm, je mets de vieux vêtements parfumés de résine, inusables comme les souvenirs ou le bois des maisons. Ils sont à mes parents, à mes grands-parents, à ceux qui les ont oubliés chez nous en mourant, à tout le monde. On ne sait plus qui les a portés la première fois. D'où vient la sagesse qu'ils donnent.

Papa trouve irresponsable de laisser une gamine habiter seule une maison vide au milieu des bois. Maman lui répond qu'il ne m'a pas vue grandir et qu'il pourrait être mon fils s'il n'était déjà le sien.

Cette année, j'ai passé le mois d'août à la maison des Lacs sans voir personne, excepté Magnus mon invité clandestin. Au début c'était bien. Mag est un vieux sentimental de dix-sept ans, un météore complètement irradié, bombardé de rayons cosmiques dont la somme est L'AMOUR avec un grand A, et, si je l'en crois, un météore aimanté

par moi seule. Je me laissais câliner. On allait se baigner à Skorven, l'île aux Fourmis. On posait des filets, on plongeait, les soirées s'éternisaient. On ne parlait pas du procès ni de rien. Malgré nous l'*Estonia* flottait sur le lac, et surtout malgré moi. J'étais la première à dire : Magnus, ne sois pas hypocrite. À quoi tu penses ? Et tant qu'il ne pensait pas au procès, tant qu'il faisait son fier et son viril, je le harcelais. Je sais, Mag, un ancien marin soviétique, un officier sorti du rang, et alors ? À huit ans, il sillonnait la mer d'Aral. À quatorze, il commandait une vedette postale aux îles Lofoten, il avait un passe-droit norvégien. L'hiver, il fait nuit noire sur l'archipel, il y a des glaces et du frasil, on l'appelait le capitaine Chat, celui qui navigue les yeux fermés. Crois-moi, mon père n'a pas dérouté l'*Estonia* par timidité face au mauvais temps mais pour le sauver, Magnus, il mériterait d'être décoré. J'espère que tu t'en rends compte et que tu daigneras venir dîner chez nous à Stockholm... Ton père a dérouté l'*Estonia* pour de mauvaises raisons, Sara, j'ignore lesquelles, on finira bien par les découvrir. Il n'a jamais prévenu ses passagers qu'il revenait au port. Ton père a un secret. Moi aussi, Mag, j'ai un secret : un homme à qui je fais pitié ne m'inspire aucun désir. Et voilà ! Un cauchemar, la fin des vacances. Des nuits entières à s'aimer en tout bien tout honneur, main dans la main, nus, trop orgueilleux l'un et l'autre pour transiger.

Nous nous aimons, Magnus et moi, mais nous souffrons d'un mauvais génie : les vœux hors de portée, l'idéal ! En juin, nous étions ensemble à Roland-Garros, son tournoi fétiche. Il était bien entraîné. Il m'aimait assez, disait-il, pour battre Pete Sampras, le numéro 1 mondial. Il avait fait vœu, s'il gagnait, de coucher avec moi le soir du match. Ridicule, Mag... Je frimais, j'avais confiance en lui. Il a remporté les deux premiers sets haut la main, il a perdu le cinquième au tie-break, et je l'aurais tué quand il a planté dans le filet le smash de notre nuit d'amour. J'en pleurais ! Je me serais envoyé un juge de ligne pour me venger. Je ne peux tout de même pas attendre qu'il batte le numéro 1 mondial ! Par amour il a fait de moi, ma virginité, un but hors de portée. Et moi pareil avec l'*Estonia* : un but hors de portée. Une vue de l'esprit. Je suis passée du virtuel au fatal. S'il te plaît, Mag, oublions tout. Oublions Sampras, oublions l'*Estonia*. Retournons à la maison des Lacs. Baignons-nous au soleil de minuit, je suis à toi.

Là-bas, ton sexe doux niché dans ma main, tu dormiras après l'amour et ta respiration caressera mon épaule. Je chuchoterai pour m'en guérir les mots du message anonyme au capitaine Andresson, le 27 septembre 1994 à vingt heures trente, message découvert par moi dans l'anse ébréchée d'une tasse à café. Tu n'écouteras pas. Tu seras dans les rêves, et d'ailleurs tu n'entends rien aux chiffres, excepté ceux

des tableaux lumineux qui marquent tes gains au tennis. Moi, les yeux ouverts, je verrai pâlir ce point sans forme sur les eaux baltes : 58° 20'N 21° 06'E, latitude et longitude, point précis où mon père dérouta l'*Estonia* sans raison pour le ramener à Tallin, point cité maintes fois au procès par les avocats, point figurant sur le message au capitaine Andresson, avec ce nota bene : *Vitesse exigée 3 nœuds. Durée : 20 minutes.*

Ainsi volettent mes pensées tandis que Raïmo me sonne les cloches au local des femmes de ménage, pont 7, *le seul endroit du navire où la musique ne vous fracasse pas les oreilles*. Je suis prostrée sur un escabeau vacillant. Raïmo, debout contre la porte, affiche une mine de justicier. Si ce type-là ne me viole pas, c'est qu'il cache bien son jeu... Les balais suspendus tapent contre la cloison. Des blouses bleues ESTLINE se balancent aux patères. Aspirateurs ou pelles à poussière cognent dans les placards de métal avec une arythmie crispante.

Une menteuse, voilà ce que je suis. J'ai tout manigancé. À la place du capitaine il me faisait boire cette pisse d'âne au goulot. J'ai des complices à bord et je ne sortirai pas d'ici sans avoir dit lesquels, et à quoi nous jouons depuis quelque temps. Ce n'est pas la première fois qu'il me surprend à rôder sur l'*Estonia*. D'habitude je suis flanquée d'une saloperie d'Africain béat qui part des restaurants sans payer, l'un des rares passagers à se commander du Champagne Krüg, vous voyez très bien qui je veux dire...

– Pas du tout.

– Si !

Mon nom ne lui est pas inconnu ce qui n'est peut-être pas significatif, vu sa banalité du cap Nord au grand sud. N'empêche qu'il va de ce pas faxer les premières pages de mon passeport aux autorités Estoniennes et Scandinaves pour savoir à quelle police me livrer demain matin.

Après ce feu roulant d'environ dix minutes, il regarde l'heure en douce et change du tout au tout.

– Comment a réagi le capitaine à la lecture du mot ?

– Mal.

– Qu'a-t-il dit ?

– J'ai oublié.

La question suivante, je la prévoyais.

– Qu'y avait-il sur le mot ?

– Je n'en sais rien.

– Vous ne l'avez pas lu ?

– Non.

– C'est vrai ce gros mensonge-là ?

Je pique un fard. Dans ce local surchauffé, c'est sans conséquence. Interrompant mon bafouillage, il reprend :

– Vous êtes de la police ?

– Moi !

Trop tard pour feinter, quelle idiote ! Raïmo ne peut maîtriser un sourire en coin.

– Le capitaine, quels ordres a-t-il donnés ? A-t-il appelé les machines ?

– Non.

Je sens posé sur moi, sur ma bouche, un regard brûlé d'arrière-pensées. Raïmo s'énerve :

– Il a bien dit quelque chose ?

– Il a dit de vous appeler.

Je vois les veines se gonfler sur son cou. Jambes écartées, il baisse les yeux. Monsieur bande et me prend à témoin. Et moi, pour passer le temps, je compte innocemment les poils en brosse clairsemés sur son crâne luisant de sueur. Un détail me chiffonne. Cette odeur de vieille fleur tournée.

– Vous avez parlé d'une femme...

– Oui, les cheveux blonds très courts, elle connaissait mon nom.

– On ne voit que lui sur votre poitrine, dit-il, et ses lèvres froncent un baiser dont je ressens presque le chatouillis.

– Vous pourriez la reconnaître ?

À des frissons dans les nerfs, je devine que j'ai tout intérêt à mentir, à dire non quand c'est oui.

– Je ne crois pas. Ça s'est passé trop vite.

Il reste impassible.

– Il y a plus de mille personnes à bord, mais sait-on jamais. Si vous la croisez, ne cherchez pas à la suivre. Elle est forcément dangereuse. Cette histoire de Champagne est l'œuvre d'une piquée. Au premier soupçon, prévenez-moi.

Il rouvre la porte et je dois le frôler pour sortir du local.

– Retournez au restaurant, Johanson, on a besoin de vous. Cette histoire est top-secret, compris ? Et rappelez-vous qu'à minuit vous avez dix-huit ans à la cabine 001, la mienne. C'est la dernière avant la plage arrière. Ne vous trompez pas. Le vent souffle, cette nuit. Vous pourriez tomber par-dessus bord sans aucune aide extérieure. Ce n'est sûrement pas folichon de voir s'éloigner les feux d'un bateau quand on est en minijupe au milieu des vagues...

V

Trois heures et quart avant minuit.

Au Poséidon, le paysage a bien changé. C'est un lieu désertifié qui fait peine à voir. Pailles coudées, tickets repas inutilisés, crak-pain, serviettes, mégots, capsules, toasts, pop-corn, la moquette est jonchée. La symphonie de Sibelius n'en peut plus, régulièrement secouée d'un bruit de casseroles valdinguant aux cuisines. Un maillot rouge et blanc va et vient sous une lampe du bar où les hauts tabourets sont inoccupés.

Je suis vertement accueillie. Que Nina, la gérante, me passe un savon, rien à fiche. Qu'elle veuille retenir sur mes gains la demi-heure que je viens de soustraire au travail, itou ! Mais qu'Ove, au nom des autres serveuses soi-disant débordées par ma faute, se croie obligée de faire de l'esprit...

– C'est un bon coup, Raimo ?

– Ça va, Ove.

– Je vous ai vus devant l'ascenseur, très intimes, très... Il baise comme un lapin celui-là. Toujours dans les chiottes ou les placards à balais. Vous étiez où ? Chiottes ou placards ?

Je vais fondre en larmes quand Nina vient à mon secours.

– Ça suffit les deux ! Pas le moment de jacasser. Et le sourire, Sara, s'il te plaît.

Me voilà serveuse au travail. J'arpente une longue salle orange où plus rien n'est immobile, le sol s'incline, les nappes ondulent autour des tables, les fleurs marron des rideaux saluent comme de petits chiens à balancier. Les dîneurs chipotent, horrifiés à la vue des plats qu'ils ont commandés, outrés que j'ose mettre sous leurs narines ces *Harengs aux deux pommes* ou ces *Steaks de cabillaud sur litière de chou rouge*. Une tablée d'enfants résiste aux intempéries, quatre garçons. Ils mangent à pleines mains leurs saucisses-frites, ils vident les tubes de

ketchup, ils n'arrêtent pas de réclamer du coca, de m'appeler, de vouloir autre chose, de changer d'avis, une vodka, rien qu'une... Ça fait des expériences, dit Sue. Elle et ses foutues expériences. Combien de fois on s'est retrouvées à galoper terrorisées dans Stockholm, poursuivies par des expériences interrompues en catastrophe...

Cuisine, restaurant, cuisine, restaurant. Certainement monsieur. Tout de suite madame. Une seconde, les enfants. Je m'abrutis à la tâche. Je veux oublier ma honte à la passerelle, tuer au mieux les heures qui me séparent des miens, ignorer les chocs et les convulsions, les bruits sourds qui franchissent les vitres insonorisées, ne plus ressasser tout bas cet énoncé qui tend au réel : 58° 20'N 21° 06'E. Vitesse exigée 3 nœuds. Durée 20 minutes. Du chantage... Qui ? Quand ? Cette nuit ? Bientôt ? Pourquoi m'avoir choisie ? Chaque fois qu'une silhouette apparaît, chaque fois qu'un rideau balancé m'effleure la joue, chaque fois qu'un miroir lance un reflet je m'attends à voir surgir la maigrichonne en queue-de-pie.

Nina m'appelle.

– Ces deux verres d'eau pour le couple sur la banquette.

Près des ascenseurs, le petit vieux et sa mère-grand qui redoutaient les mauvais plis des vagues, décomposés. Je leur porte à boire. Ils avalent leur eau comme une potion, comme si j'étais une infirmière. Apparemment ils sont décidés à passer la nuit dans le hall. Pourquoi pas. Les salles de jeux ont perdu leurs clients, les pique-niqueurs ont levé le camp, les enfants sont partis chahuter ailleurs. Où est la gamine en larmes ?

– La météo ? fait le petit vieux en me rendant son verre vide. Elle dit quoi, la météo ?

– Ça va s'arranger, monsieur.

– Rien du tout, soupire la mère-grand. Je connais la météo sur les bateaux. Faut jamais compter sur elle pour s'arranger.

Au-dessus d'eux s'allume en cadence, bleu pâle, le clavier des ascenseurs hors service, tous les numéros à la fois... En tout cas la scopolamine, bravo ! Le ferry s'agite et je ne ressens aucun malaise. Merci la Gestapo !

– N'hésitez pas à m'appeler si vous avez soif... Vous allez voir de la famille en Suède ?

– Nous amenons notre fils à son amie, dit le vieux.

– Notre pauvre fils et son pauvre chat. Moitié moitié, fifty-fifty, dit la vieille.

Elle m'attrape le bras et m'explique à l'oreille une bien

malheureuse histoire de la vie qu'elle n'est pas fâchée de me confier, car ça fait du bien d'en parler à des jeunes et pas seulement à des vieux qui n'ont que des larmes à proposer en échange ou la même histoire. À quarante-sept ans leur fils unique avait pris peur, peur de tout, il avait abattu d'un coup de feu son chat. Après, le chagrin l'avait tué. Suivant ses volontés, ils avaient mélangé les cendres du fils et les cendres du chat, ils avaient séparé le mélange en deux parties égales, moitié moitié, pour offrir à son amie du Jütland le récipient qui contenait sa part d'héritage.

Ils sont charmants ces deux-là ! Je rapporte les verres vides à la cuisine où j'ai laissé le café brûler sur la plaque. Il n'en reste plus une goutte, seulement l'odeur, une infection. Nina me tombe dessus.

– Ces trois assiettes, là, qu'est-ce que ça fiche au milieu du chauffe-plat ? Le goulasch est en train de figer. On envoie, Sara, on envoie !

Je sers les goulaschs et desserts la table des galopins dont l'aîné se décide à blêmir devant sa troisième coupe *Estonia*, deux boules de vanille, une de chocolat, un demi-verre de caramel, un flot de chantilly parsemé de pépites de chocolat.

« Psst », lance Ove à travers le passe-plat. Elle est rouge, les yeux écarquillés, une mèche filasse en travers du front, elle garnit les casiers du lave-vaisselle.

– Sara, c'est grave ?

– Qu'est-ce qui est grave ?

– Excuse-moi si je t'ai charriée, Sara. Je me méfie de Nina. C'est quoi cette histoire de Champagne ?

Je la regarde ahurie.

Elle n'est vraiment pas belle avec ses paupières tombantes, ses yeux sans couleur, et ce teint rose de porc ébouillanté. Mais belle ou pas elle a connu mon père et ça me donne confiance. J'ai besoin d'une alliée sur ce bateau.

– Une histoire dingue, Ove...

Je lui raconte la maigrichonne en queue-de-pie, la passerelle et la tasse d'eau salée. Je me sens partie pour déballer ma vie. Nous nous cramponnons au passe-plat, chacune d'un côté. La sueur perle en gouttes fines sur le nez d'Ove. Elle n'a pas l'air étonné mais épouvanté. Quand j'en arrive au message anonyme, elle me coupe la parole et dit :

– 58 degrés 20 Nord 21 degrés 06 Est...

– Comment tu le sais ?

– D’abord ils réduisent la vitesse... Ensuite...

– Quoi ?

Nina s’approche en douce.

– Qu’est-ce que vous papotez encore ? Allez, Sara, table 3. Ça fait un moment qu’elles attendent et soigne-les s’il te plaît. Ce sont nos danseuses. Les Panthera’s Girls. Des invitées du capitaine Andresson. Elles ne sont pas toutes fraîches. Évite le poisson.

– Un repas léger, m’annonce d’emblée la plus âgée des panthères en levant la main gauche, et ses doigts réunis en bec de cane semblent tourner une vinaigrette au-dessus de la nappe. De petites choses genre salade mixte à grignoter, et surtout pas de poisson !

– Je t’en prie, gémit l’une des filles en se touchant l’estomac.

– Vous comprenez, nous donnons un spectacle à vingt-deux heures au pont 7, le Baltic-bar...

– Bien sûr.

– Alors le poisson...

Elles sont neuf, souriantes et tendues, en survêtement pastel orné d’un macaron de club. Elles regardent mon carnet de commandes avec suspicion. J’arrive à peine à tenir mon bout de crayon tant il est mâchouillé. Ils réduisent la vitesse et après ? Qui la réduit ? Que se passe-t-il dont mon père n’a jamais soufflé mot ?

– Je peux vous proposer notre *Salade de la Mer aux copeaux de saumon*.

– PAS DE POISSON !

– Alors sans le poisson.

La vérité ne m’intéresse plus. J’ai trahi mon anniversaire et je suis punie. Mag vient d’arriver au Théâtre Royal. Sue lui demande pourquoi ma place est vide. Elle s’assied à côté de lui. Où est Sara, Mag ? Tout le monde la cherche. Ses parents sont aux cent coups. Il s’est forcément passé quelque chose ?...

– Comme boisson ?

– De l’eau plate. Si l’eau plate existe encore par ce temps...

Elle me rappelle, suppliante.

– Et pas de mayonnaise avec la salade, s’il vous plaît. Pas de crème et tenez : pas d’huile non plus. Sel et citron ce sera parfait. Je ne sais même pas si nous pourrions danser tout à l’heure. Un ballet, dans ces conditions... Voyez-vous, notre Annely ne se sent pas très bien. C’est

son premier voyage en bateau. Expliquez-lui qu'elle a tort de s'en faire et que l'*Estonia* n'est pas une coquille de noix.

– Pour ça non ! dis-je avec rudesse à une grande fille avachie sur une chaise, loin de la table, les bras croisés et les jambes allongées, ses tennnis blancs délacés. L'*Estonia* est tout sauf une coquille de noix.

Et je file passer la commande.

– Je viens d'avoir un appel de la timonerie, m'annonce Nina. Le temps se gâte et ce n'est pas fini. Envoie les salades aux *girls* et laisse tomber le service en salle. Tu vas aider Ove à ranger la vaisselle. On a suffisamment cassé pour aujourd'hui. Vous avez une demi-heure avant de monter au pub. Au fait, Göteborg mène toujours un à zéro contre Barcelone.

En cuisine, c'est la danse de Saint-Guy. Assiettes, plats, couverts, casseroles, cafetières, on escamote, on remballe, on ramasse. On dit qu'on n'a jamais vu ça. Armé d'une balayette, un apprenti fait entrer dans sa pelle à poussière une omelette répandue. Un autre décore une salade à la mayonnaise rouge. Les tortillons étoiles font des huit sur les œufs durs. Il se lèche les doigts, et l'on apprend alors que la table 2 annule sa commande. Une seconde après, la salade est à la poubelle.

Au fond de la cuisine, les verres à pied baignent dans les clapotis mousseux d'un grand bac en inox. Ove les rince au robinet, je les range dans les tiroirs alvéolés du buffet. Pas facile de viser juste.

– Ove, ils réduisent la vitesse et puis ?...

– Et puis tu la boucles et tu fais gaffe à ne rien casser.

Un grand cuistot maigre à favoris blancs s'agite autour de nous.

– C'est toujours les vieux qui bouffent par mauvais temps. Ils bouffent, ils dégueulent. Du moment que c'est gratuit.

Il enlace Ove une seconde, jette un œil sur mon badge et repart en titubant vers un frigo dont la porte bat.

Ove pousse un cri, le sang coule de sa paume, sa main tremble.

– Saloperie de verre !

Elle s'emmailote le doigt dans un linge et continue de rincer, l'index tendu sous l'eau courante.

– Ove, qu'est-ce qui se passe ?

– Rien, dit-elle, et ses yeux larmoient.

– Qu'est-ce que tu as ?

– Rien du tout, Sara. Dis-moi plutôt comment tu es arrivée sur ce

bateau ?

– J'avais pas de blé pour traverser. Le play-boy de la Sécurité s'est attendri.

Elle tourne la tête et jette un coup d'œil inquiet vers les cuisiniers qui s'affairent.

– On ne peut avoir confiance en personne ici. Écoute-moi, Sara. C'est à Raïmo qu'il faut raconter ça, et tout de suite...

J'omets de lui signaler que c'est déjà fait. Elle m'affole avec son chuchotis tremblant.

– ... Et dis-lui aussi que ta maigrichonne était déjà sur l'*Estonia* la nuit où le capitaine Johanson a regagné Tallin.

Je me liquéfie. Je ne veux plus être ici. Je suis au Théâtre Royal à côté de Magnus. Depuis le temps que je rêve de voir jouer *Le Marchand de Venise*. Maman me lisait la pièce par petits bouts quand j'étais gamine et j'en réclamaï toujours davantage. Elle me disait qu'en anglais c'était mieux, elle avait une manière de prononcer *by such a night* qui me donnait des frissons. C'est en anglais chez nous qu'on perd la boule...

– Je t'explique en deux mots, Sara. Le capitaine Johanson s'est fait virer il y a un an. Un type bien. Beaucoup trop bien.

Et moi, tout en essuyant vite fait des verres à moitié rincés, bien obligée d'écouter une belle histoire à vous dresser les cheveux sur la tête, celle de mon père, Oleg Johanson, ex-capitaine de l'*Estonia*.

Raïmo et lui étaient amis d'enfance. Ils avaient traîné sur les ports ensemble, tous deux fils de colons russes installés au Kazakhstan. Ils avaient péché l'esturgeon sur les mêmes barques, ils étaient liés par le deuil d'une étendue marine anéantie par les Soviétiques. Ils avaient vu le port d'Aralsk ensablé, les squelettes des cargos et des chalutiers jonchant par dizaines les fonds marins déshydratés, leur propre bateau pris dans une croûte de sable et de sel. Après, Johanson avait laissé tomber Raïmo. Il était parti bourlinguer et quelques années plus tard, il épousait une Suédoise. Et comme sa femme détestait les séparations, il s'était recyclé dans les roros.

– Les quoi ?

– Les roros. Roll on, roll off. Les grands bateaux parkings. Roll on : embarquez. Roll off : débarquez. Ça évite les carambolages. Au-dessus du parking t'as les passagers. Au-dessus des passagers la navigation. L'*Estonia* est un roro. Je reprends.

« Raïmo avait échoué aux examens de capitaine et Johanson l'avait fait nommer sur l'*Estonia* pour la Sécurité. Ils s'entendaient bien. Ils

aimaient la mer plus que leur sang. En secret, ils adhéraient aux organisations écologistes internationales, ils voulaient purifier la Baltique avant qu'il ne soit trop tard.

- Mais comment tu sais tout ça ?
- C'est Johanson qui m'a engagée.
- Et il te faisait ses confidences ?
- J'étais son amie, Sara.

J'en oublie l'*Estonia* sur les eaux folles. Du coin de l'œil je regarde Ove, ses plaques rouges, son gros nez d'homme. Ma pauvre mère, un tel canon !... Les plus jolies fesses de Scandinavie, dit papa... Moi qui devine au premier coup d'œil si la mère de mes copines est fidèle ou pas, je suis aveugle pour les miens. Une nuit j'ai vu maman pleurer dans le salon. Elle m'a dit : « Sara je suis amoureuse, amoureuse à crever... » et juste après : « de ton père... oh oui, je l'aime tant... » Depuis six mois on ne l'avait pas vu, il naviguait quelque part et l'on était sans nouvelles, maman sortait beaucoup.

Je murmure :

– Là tu m'en fiches un coup ! J'aurai tout entendu, ce soir. Mon père et toi ?

– Ton père !

À son tour d'ouvrir des yeux ronds.

– Écoute ma vieille. T'es sa maîtresse et moi sa fille, on n'y peut rien. Maintenant continue.

– Mais qu'est-ce tu fous sur ce bateau ?

– J'essaie d'y voir clair. Aide-moi, s'il te plaît. Pourquoi tu n'es pas venue au procès ?

– Ton père n'a pas voulu. Il a dit que ce serait pire pour tout le monde si je témoignais. Que ça nous retomberait dessus.

– Si tu témoignais de quoi ?

– De leurs activités parallèles, rien de méchant, un truc d'écolos attardés.

« Raïmo et lui dressaient la liste de tous les agents toxiques présents dans les eaux baltes : effluents industriels, nitrogène, phosphore, chlorure, cadmine, mercure et autres, mais aussi les substances non répertoriées remontant à la guerre, notamment les poisons expérimentaux destinés aux gaz de combat. Avec la complicité des marins estoniens, ils faisaient prélever la nuit des échantillons d'eau brassée par les hélices. Totalement interdit. Ils ralentissaient l'*Estonia* pour ne pas écoper seulement les eaux de surface. Ils

bidonnaient le livre de bord. Tout se passait au point 58° 20'N 21° 06'E, Sara ! où les courants font remonter les nappes d'eaux profondes. Analysés, les échantillons fournissaient aux écologistes les vrais éléments sur la santé du milieu marin. De quoi déterminer les responsabilités historiques des pays riverains. De quoi devenir exigeant. De quoi refuser la version des experts payés par les gouvernements, les banques, les promoteurs.

– Au dernier voyage, Johanson n'a pas voulu stopper son navire, ni stopper ni ralentir. Trop mauvais temps. Il m'a convoquée à la passerelle et j'ai vu les deux copains s'étriper comme jamais. Oleg était hors de lui : Des saboteurs ! dans mon propre équipage ! et tu ne sais même pas qui ! C'est pourtant ton boulot, non ? J'en ai rien à foutre, on met la gomme, ils ne m'auront pas. Et Raimo pétachait : Ça va mal finir, Oleg, ils nous tiennent. Ils ont désactivé les verrous sur l'avant. L'étrave peut se soulever d'une seconde à l'autre. À cette vitesse-là, les vagues envahiront la cale en moins d'une minute, il faut ralentir. C'est eux qui ont les cartes en main.

– Mais qui ça : eux ?

– Je ne sais pas. Dans ce cas : demi-tour, a dit ton père, et full speed. Avec les vagues au train, l'*Estonia* peut naviguer même l'étrave en l'air, ils vont me le payer, cette bande d'enculés ! Puis il m'a demandé d'aller voir ce qui se trafiquait à l'arrière du bateau.

– Et alors ?

– J'y suis allée. Le vent hurlait. Le ferry marchait beaucoup trop vite. À chaque vague on avait l'impression qu'il explosait. Ils étaient une vingtaine au bastingage, à s'affairer dans l'obscurité. Il y avait une petite bonne femme en ciré noir qui leur braillait dessus, tout à fait le genre que tu décris. Quand elle m'a vue sur la plage arrière elle a sorti un pistolet. Je me suis enfuie. Je voulais prévenir Oleg ou Raimo, mais la passerelle était fermée, l'interphone coupé. J'avais tellement les jetons que je suis partie me coucher. Une heure après Raimo débarquait chez moi, l'air d'un fou. Il m'a dit : c'est une grosse histoire, Ove. On s'est tous fait manipuler. T'as rien entendu, tu ne sais rien. Rien du tout, j'ai dit, juré craché. Je ne savais même pas qu'on rentrait sur Tallin. Depuis, ton père m'évite et Raimo ne me connaît plus. Mais ce que je peux jurer, Sara, c'est qu'il y avait un autre bateau derrière l'*Estonia*, cette nuit-là, l'ombre d'un bateau et pas une lumière dessus. Rien qu'une ombre balayée d'écume, elle nous suivait.

– Quel bateau ?

– Aucune idée.

– Et mon...

– Sara, lance la gérante à travers le passe-plat. Il est onze heures. Descends à l'Admirais.

Quand Ove dit qu'on y va ensemble, Nina lui répond qu'elle doit d'abord nettoyer la salle et faire sa mise en place de gros temps, seulement les nappes. Les dernières paroles d'Ove sont pour me dire d'une voix fiévreuse en m'agrippant la main :

– Ne me laisse pas tomber, maintenant. Va au pub et téléphone à Raïmo du bar. Il n'est pas très net sexuellement mais c'est un mec réglo. Lui seul peut alerter les garde-côtes. Attends-moi, surtout. À deux heures on est libres. On drague le premier connard au night-club et on se planque dans sa cabine. Et quoi qu'il arrive on n'en bouge plus avant d'être à quai. Et si jamais tu vois la maigrichonne ne t'approche pas d'elle, Sara. Ton père te l'interdirait. JE TE L'INTERDIS.

Appeler Raïmo ? Confiance en lui ? Ce mot me donne froid dans le dos. Les voyants sont peut-être verts mais pas les crapauds, papa, tu dis n'importe quoi. Sortie du restaurant je pousse une porte au hasard et je m'assieds. Ça pleure, les crapauds, quand c'est trop malheureux. C'est comme ça qu'ils se font écraser.

VI

Une heure et quart avant minuit.

Je suis restée un bon moment dans la lingerie du Poséidon, invisible derrière ce chariot de toile rempli de nappes sales, prostrée. J'espérais qu'on allait m'enfermer et que les premiers à rouvrir la porte seraient demain matin les employés du nettoyage industriel de Stockholm. Chaque fois qu'Ove entraît la lumière se faisait. Un système automatique et rétractile comme dans les réfrigérateurs ou les griffes des chats. Ove ne me voyait pas, moi si. Boudin, va ! Gros genoux, gros mollets... Mon père, une maîtresse. Je savais qu'il était coureur, avant son mariage, je ne savais pas qu'il trompait maman. Et la trompant c'est d'abord moi qu'il trahit. Je savais qu'il avait du mal avec les Suédois, et les Suédois avec lui, je ne savais pas qu'il fricotait dans l'écologie. Lui le capitaine au long cours, s'amuser à pêcher les eaux polluées ! Je n'ai jamais entendu parler de Raïmo chez nous. Le plus triste est évidemment que Magnus ait raison, *ton père cache un secret, Sara*. Un secret ? Plein tu veux dire ! Au tribunal c'était un homme orgueilleux qui ne voulait rien ajouter. Le bateau prend l'eau par les joints d'étrave, il le fait pivoter, il signale un retour à Tallin par radio. Je vous rappelle que je suis maître à bord après Dieu. Et le juge, alors, il est quoi ? Tu revenais sans cesse au mauvais temps. Pas un mot sur cette histoire de malades qui sabotent les verrous d'étanchéité. Qui vont de nouveau les saboter tout à l'heure au point *58° 20'N 21° 06'E, vitesse exigée 3 nœuds, durée 20 minutes*. Prévenir la Sécurité ? Ove, après tout, n'a qu'à s'en charger. C'est son histoire et pas la mienne, c'est pas mes oignons. Déjà qu'elle nous a piqué mon père !... Elle est jolie ma virginité ! Quelle humiliation... Moi qui désirais être la femme d'un seul homme, je ne serai celle d'aucun, tant pis pour Magnus. Je fais dorénavant partie du pourcentage infime des Suédoises vierges et frigides, c'est mon secret.

Il n'y avait pas de mouchoir dans la poche de ma jupe, mais un morceau de plastique perforé de petits trous aux bords coupants.

Quand la lumière s'est allumée, j'ai lu 649 T sur le bristol à piste magnétique ramassé dans l'ascenseur. La clé des golden lovers. Pont 7. L'étage au-dessus. Exactement ce dont j'ai besoin. Je ne vais pas me gêner pour leur demander l'hospitalité. Oh oui, voir des gens normaux, joyeux, insoucians, et qui n'ont jamais entendu parler du capitaine Johanson.

Halls, escaliers, coursives, ça n'en finit pas, VOUS ÊTES ICI, vous n'êtes plus là, vous êtes ailleurs, vous n'êtes rien, votre père est un zozo, votre orgueil vous a perdue. Tanières, cabines fermées, j'ai soif. Un labyrinthe aussi ténébreux et bercé qu'une forêt. Où sont passés les enfants ? Ils erraient tout à l'heure en bandes ou perdus seuls, pleurnichant, du vomi sur leur plastron, le derrière mal essuyé, suçant des glaces à moitié fondues, aspirant des cocos poisseux, et moi je chantonnais : VOUS ÊTES ICI, les enfants, approchez. Ils s'asseyaient n'importe où, les yeux implorants, ils attendaient qu'une petite mère se pointe avec ses paumes et sa voix des bons jours, et les emmène au lit dormir, oublier les misères de la Baltique. Oh oui ! dormir, s'abrutir de sommeil, se débarrasser des flots et du vent, ne plus être ici, nulle part... 656.655.654.653.652.651.650.649. Il y a quelqu'un ? Ouvrez-moi s'il vous plaît.

Je fais glisser le bristol dans la fente. Un point vert brille, une jolie chambre apparaît au son d'une boîte à musique : un ours lumineux tombé sur la moquette à côté d'un landau. Je connais cette musique, une valse de Brahms. Je sais la pianoter à deux doigts. Personne, pas d'enfant dans son nid d'ange. Un pyjama blanc premier âge, un cœur d'or sur l'oreiller brodé, un lapin en peluche, une douceur de chaumière. Les objets sont un peu fous, non ? Rideaux gonflés de vent, veston noir flottant sur le valet d'acajou près du fauteuil, sac de femme ouvert, tout cet argent répandu...

Gens heureux, fortunés, un couple harmonieux autour de son descendant. Sur le lit double gît un traité d'odonstomatologie FACE AU MALADE. À toutes les pages, des mâchoires humaines, des prothèses. J'ai affaire à des chirurgiens dentistes. Leur bonheur me ravit. Où sont-ils ? Au pub Admirais ? Moi je n'y vais pas. Je suis là et je m'incrute. Je m'expliquerai avec les golden, quand ils rentreront. Par ce temps, je vois mal Raïmo se mettre à fouiller les cabines et je crains qu'il n'ait mieux à faire sans tarder.

Je retire nœud papillon, tablier, badge, les jette sur le lit, et ça va mieux. Je replace l'ours lumineux sur la commode et, machinalement, j'ouvre le tiroir du haut. De la layette pour nourrisson. Deuxième tiroir : des affaires d'enfant plus grand, fille et garçon. Troisième tiroir : vêtements d'enfant de trois ans à cinq ans. Tout cela respire le neuf. Le bel âge, celui des barboteuses. Être celle que l'on protège de

tout, dont on ferme les yeux pour effacer la nuit, dors Sara, dors, si tu dors on est demain. Cinquième tiroir : vide à part un œillet rouge. Or j'aime la nature d'un amour idiot, possessif, et je prends l'œillet.

Presque rassurée je m'approche du téléphone pour appeler Ove aux cuisines lorsque j'entends parler français.

– Quel plaisir, une visite.

Devant moi la grande jeune fille de l'ascenseur, quarante ans, cheveux défaits. D'où sort-elle ? De la salle de bains ? Elle est habillée d'un long tricot orange sur une chemise de nuit.

Désorientée, prise en flagrant délit d'intrusion, je bredouille un semblant d'identité : Sara Johanson, femme de chambre, je rapporte la clé.

– Bien sûr, dit-elle en regardant l'œillet dans ma main. Ce n'est pas elle qui vous envoie ?

– Elle ?

– Notre délicieuse hôtesse à la voix de crécelle... Quelle heure est-il s'il vous plaît ?

– Vingt-trois heures trente, madame.

– Plus qu'une heure à souffrir, alors. Je suis folle d'impatience, pas vous ?

– Moi ?

Son menton tremble, elle est à bout de nerfs.

– J'ai pris quelque chose et je n'arrive pas à me calmer. Sûrement ce Champagne après le départ. Je ne supporte pas l'alcool. Et puis dans un gymnase ouvert à tous les vents... Oh je ne dis pas, ça partait d'une bonne intention. Il fallait bien nous réunir, nous donner quelques détails sur le déroulement des opérations...

Quelle jolie chanson... Je pourrais vivre en France rien que pour le bruit des mots dans la rue. Les gens parlent et c'est toujours un poème, *il fait beau, le ciel est bleu, j'aime vos yeux*. Ils ne savent pas se mettre en colère avec leur voix, comme les Espagnols ou les Allemands. Encore des poèmes. Alors ils s'entretiennent.

– C'est moi qui vous fais rire ?

– Mais non madame.

Projetée vers la commode, elle lance un rire et l'ours lumineux se met à jouer.

– À quelle heure arrivons-nous à Stockholm ?

– Neuf heures et demie.

Elle paraît sceptique.

– Au fait mademoiselle, vous avez vu les enfants ?

– Quels enfants ?

Des enfants j'en ai vu une tripotée depuis le départ. Il y en a dans tous les coins du bateau, de tous les âges. Si je les ai vus, elle aussi. L'instant d'après nous nous faisons les amabilités d'un roulis qui tantôt nous pousse l'une vers l'autre, tantôt nous éloigne. Elle s'adosse à la commode en agrippant les montants et regarde le veston sur le valet. Les manches semblent contenir des bras sans mains qui se balancent mécaniquement à droite, à gauche.

– Je viens d'écouter la radio finlandaise. Ils promettent du vilain. Ce n'est pas sain, les vagues, pour de jeunes enfants.

Elle plante un regard soupçonneux dans le mien.

– Vous ne trouvez pas que le bateau bouge beaucoup ?

J'en ai des frissons.

– L'*Estonia* n'est pas une coquille de noix.

Disant ces mots je vois opiner les palmes d'un ficus au fond du miroir. Elle a suivi mon regard.

– En fait, il bouge moins qu'il n'est ébranlé par des coups, c'est fatigant. Il roule un peu. Ce n'est pas la coutume sur un ferry. Ça ne peut vouloir dire qu'une chose...

Elle a les yeux fendus de bas en haut comme les serpents qui vont mordre.

– ... Les stabilisateurs sont en panne. Je n'ose imaginer l'état du pont roulier s'ils n'ont pas enchaîné les camions, ils appellent ça du fret.

Elle pense utile de préciser :

– Fut une époque où j'avais affaire au Danemark, et je pratiquais beaucoup ces horribles transports... Moi ça m'est égal, mais les enfants... Vous comprenez, je ne voudrais pas qu'ils attrapent mal. On ne sait même pas s'ils sont bien installés. On sait juste qu'ils sont à bord et que nous les retrouvons à minuit. Enfin, c'est ce qu'on nous a dit pendant le Champagne. À se demander s'ils sont vraiment à bord... Peut-être en savez-vous davantage ?

Qu'est-ce qu'elle raconte ?

– Vous ne savez rien ?

– Mais de quoi parlez-vous à la fin !

– Allez allez...

Mon cœur bat, je me sens menacée par ce bavardage incompréhensible. Tout ce qu'elle dit me glace d'effroi.

– Attendre minuit, c'est bien gentil. Comme si nous n'avions pas déjà suffisamment attendu. Pour un peu j'irais chercher les enfants moi-même, mais ce bateau est tellement grand...

Elle me touche le bras d'une main collante.

– ... à la fois grand comme un château et pas plus grand qu'une petite clochette au bout d'une ficelle, ding, dong... ding, dong...

Et le roulis d'obéir à sa voix.

– Nous pourrions attendre ensemble, qu'en dites-vous ? Ça, elle ne l'a pas interdit.

J'étouffe, je ne la supporte plus. Tout me paraît vraisemblable et fantastique à son contact. Son golden lover ? Cette femme l'a tué. Elle a tué l'enfant du landau. Les deux cadavres perdent leur sang dans la salle de bains. Je lis clair dans son jeu : je suis un témoin gênant qu'elle veut supprimer.

– Excusez-moi, madame, je suis de service au pub Admirais...

– Bien sûr.

Halls, escaliers, coursives... Un désert de volumes et couloirs. Les jouets du roulis. Il n'y a personne et le souffle haletant d'une voix m'obsède et se multiplie. Des portes s'ouvrent, je vois danser des théâtres vides, des tables vernies. Ils attendent le jugement dernier. Ras le bol d'errer, d'escalader, de piétiner les mille et un kilomètres emberlificotés d'un bateau qui me suit partout, m'égare et me ramène à ses ici et LÀ dont je n'ai rien à cirer, me transforme en yoyo.

Ambiance ferroviaire au salon des passagers assis. Ils somnolent dans leurs fauteuils inclinés. À mon entrée les yeux se rouvrent et me fixent. Non, je ne sais rien pour la météo. Je ne sais pas si ce sera pire ou mieux. J'ignore l'heure d'arrivée. Des chiens et des enfants encombrant l'allée, l'odeur ne les gêne pas.

Des enfants, oui, et alors ?

J'aperçois les lumières de l'Admirais à travers le plexiglas d'une porte coulissante. Plus que vingt mètres et c'est le hall, la terrasse du pub. Je renais à cette vue.

Le panneau s'efface à mon approche, Henry Goy me fait un sourire dément sur une affiche haute comme le mur, une joyeuse musique d'orchestre envahit mes tympan, la nuit s'amuse comme une folle, ils s'amuse comme des fous, m'appellent, je vais perdre la tête avec

eux, plus que le hall à traverser, dix mètres...

Depuis toujours il est fatal de se retourner. Depuis toujours cette fatalité ronge la planète humaine. Depuis toujours la mémoire est en trop dans nos vies. Je n'ai pas franchi le seuil du salon que je m'arrête et pivote sur mes talons pour un dernier coup d'œil sans motif. Une femme à blouson vert d'aviateur et jupe longue, un bonnet bleu roulé sur les oreilles, parle à des gens que je ne vois pas. Elle se redresse et marche à ma rencontre, tête baissée, un rouge électrique aux lèvres. J'ai le choc de ma vie. Une vue aérienne des remparts de Tallin me sauve in extremis. Elle me frôle... Aucun doute : cette peau mal tirée sur les os du visage, ce profil de hibou, cette odeur de vieille fleur sucrée, ce sont les siens, c'est elle, la maigrichonne au Champagne d'eau sale. Madame Krüg. *Je dois prévenir Raïmo, lui dire toute la vérité.*

Elle file à travers le hall, passe devant le sourire d'Henry Goy, n'entre pas comme je le redoute à l'Admiraïs et disparaît par une porte basse de service où je peux voir écrit d'ici :

FIREMEN

PASSENGERS STRICTLY FORBBIDEN

Henry Goy excepté, le hall est vide. En courant, il me faut au plus cinq secondes pour atteindre le pub et trouver refuge auprès d'un barman, mais courir sur ce plancher fou ! J'y vais pas à pas, je distingue un décor à l'ancienne par-dessus la porte battante : serveur à veste verte, percolateurs de faïence, long bar de cuivre chatoyant, lumières douces. Le roulis me cueille alors et m'envoie rebondir sur la porte interdite. La poignée cède sous mes doigts, une chaude odeur de gasoil me monte aux narines accompagnant le halètement des moteurs. Personne en vue.

Une minuscule plate-forme d'acier surplombe un gouffre desservi par une échelle d'incendie. J'ai ressenti pareil vertige une fois, en haut des tours glauques de Stockholm, un jour où j'étais montée sur le toit pique-niquer avec les copains turcs de Sue qui faisaient un méchoui. Mais les tours n'avaient pas la bougeotte.

J'agrippe les échelons boulonnés et je commence à descendre. En jupe serrée, c'est pas la joie. Le rayonnement louche des ampoules grillagées ne met aucune ambiance. J'arrive à la plate-forme du pont 5. Remonte, Sara, ne fais pas l'idiote. La musique du concert rock décroît, s'éteint. C'est la Baltique à présent que j'entends bouillonner le long des flancs du bateau. Des gouttes d'eau tremblent sur la

muraille tapissée d'humidité. À chaque plate-forme je me promets de remonter, mais je ne suis plus Sara, plus personne. J'emporte avec moi ma honte et ma vie dont j'aimerais qu'elle fût la plus longue et qu'elle s'éternisât un jour au bord d'un lac où les soleils de minuit réuniraient mes enfants, mes parents, mes aïeux. C'est une fille anéantie qui parvient au dernier échelon, dans un cul-de-sac aveugle entre deux parois glacées, lisses à part une porte massive sous une lampe grillagée. Un zigzag d'acier la verrouille, bloqué par un cadenas qui se balance et vient dinguer régulièrement contre le métal tigré de minium.

VEHICLES DECK

Le garage de l'*Estonia*. Décidément, on n'est jamais vraiment perdu sur ce bateau. Va prévenir Raïmo, Sara. Je bénis la voix secrète qui me renvoie d'autorité à l'Admirais. Jamais les miens ne m'ont paru aussi fragiles, aussi dignes de mes caresses. Vivre, oh oui, ne chérir aucune autre ambition, vivre pour eux, ne plus les juger, demander pardon à Magnus. Je n'ai pas gravi trois échelons que j'entends siffloter au-dessus de moi.

VII

Quarante minutes avant minuit.

Un sifflement ? Je redescends, je remets les pieds dans cette froide lavasse au bas de l'échelle. Trois plates-formes au-dessus, je vois comme une ombre de chauve-souris jouer sur la tôle. Plus aucun bruit. Une créature de caoutchouc fond sur moi. De quels enlacements vais-je mourir ? Ma virginité supprimée par un maniaque de ferry-boat. Tout mon sang dans une flaque d'eau croupie.

Le bouton rouge d'alarme-incendie se désagrège entre mes doigts, la porte me défie, je secoue les tiges de fer à blocage intégral, fierté d'un installateur agréé par les banques et les assureurs, je m'en prends au lourd cadenas qui pourrait fracturer des noix de coco s'il n'était pas fermé.

Il ne l'est pas, Sara... Un miracle lilliputien me crève les yeux : l'arceau de verrouillage est libre comme l'air. Une simple clavette de sûreté qu'il suffit d'ôter à la main du levier...

La porte s'ouvre en coup de vent, je tombe sur les mains à l'intérieur du garage, un lieu glacial et ténébreux, un vacarme à s'arracher la tête. Je cours me tapir sous l'ombre d'un camion. Entre les roues, je vois diminuer et s'élargir un rectangle lumineux sur lequel la porte bat violemment. Mon poursuivant ne veut pas se montrer. Personne. Pas une chauve-souris. J'ai rêvé... Le bateau remue, pris de longs tremblements. Je sens le réservoir du poids lourd floquer sur ma joue, je sens le poids lourd dodeliner sur ma tête avec un couinement régulier d'essieux. Tout le pont roulier geint du lamento des suspensions malmenées. Allez, Sara, compte jusqu'à dix et remonte au pub !...

1,2, 3,4, 5,6 : dans l'embrasement apparaît une silhouette noire, une lampe de poche s'allume. Longue et souple une ombre s'avance. Et alors ? un brave pompier qui fait sa ronde. Un matelot qui serait catastrophé s'il te voyait claquer des dents. Un gentil petit satyre

animé des meilleures intentions. Je me faufile à reculons, fuyant ce rayon lumineux qui me cherche sous les poids lourds, à droite, à gauche. Je crois même entendre mon nom. Brusquement je ne suis plus cachée par les camions, c'est désert. Dans le coin paumé qui s'étend jusqu'à l'arrière, un seul véhicule est parké, un gros bus Eurostar à vitres panoramiques, en plein milieu du pont. J'y cours. Je ne réfléchis pas à la vue d'une porte béante à l'avant. Je monte et la souris disparaît dans la souricière.

À l'intérieur il fait noir. Je distingue une petite personne immobile au volant.

– Dépêchons, fait madame Krüg en russe.

Voudrais-je m'échapper que la gravitation l'interdirait. Je suis comme aspirée vers l'allée centrale, et j'ai la nette impression que des gens muets sont assis dans les fauteuils. Ils me regardent passer. Des ombres de mains montrent les places vides. Je m'assieds le plus loin possible au fond du bus. Il fait chaud. La Baltique n'est plus qu'un lointain murmure, une convulsion molle étouffée par les rembourrages et les capitons. Quelques secondes après j'ai un voisin. Et bien sûr il se met à siffloter en sourdine. Et bien sûr je reconnais ce parfum. Qui ça peut-il être ?

– Tant pis pour les absents.

Une voix aigre tombe du haut-parleur. La maigrichonne est debout dans l'allée. Elle parle vite, elle dit qu'elle en a ras le bol de leur sale esprit, de leur couardise et que les pétouchards s'en souviendront.

– Vous avez voulu me voir ? Je suis là. C'est quoi le problème ? Qu'est-ce qui vous défrise ?

Personne ne répond.

– C'est la météo qui vous défrise ? Elle est à chier, d'accord, et le capitaine ne veut pas réduire la vitesse. Eh bien ça ne change rien au planning. Je veux une équipe d'étanchéité à l'avant, une équipe à l'arrière pour la récupération des merles. À minuit l'*Estonia* double son *way point* et reprogramme un cap en direction de Stockholm. Il recevra les vagues de face. À seize nœuds, il est sûr de cabaner. Donc il ralentira. Et là vous intervenez ! Là vous activez les alarmes sur les vérins d'étrave. Vous leur allumez du rouge à la passerelle, vous leur flanquez la trouille de leur vie ! Je veux qu'ils réduisent à cinq nœuds. À cinq nœuds on récupère les merles. Au-dessus...

– C'est la noyade, coupe une voix. Comme la dernière fois.

– Shut up ! C'était un accident.

La méga tuile, je suis tombée chez les saboteurs... C'est quoi les

merles ? De la drogue ? Des prostituées ? Le car paraît alors gravir un obstacle en se dandinant, puis il retombe avec mollesse.

– Même à cinq nœuds c'est la noyade, même à zéro par un temps pareil.

– Shut up !

– La noyade ou la collision. Ou les deux. On a mille deux cents passagers à bord.

– Vous allez la boucler, oui ?

– MERDE !

Ça se passe mal entre madame Krüg et ses hommes de main. Ils ne veulent pas obéir. On est des marins pas des assassins. Une fois c'est une fois de trop.

Mon voisin n'arrête pas de siffloter, les genoux remontés contre le dossier du fauteuil vis-à-vis. Je me fais la plus menue possible contre la vitre. Est-ce qu'il m'a vue ? Que ne suis-je Nils Holgersson ! Attraper les pattes d'une oie géante et me tirer d'ici... Papa rêvait du *Nils Holgersson*, un roro Scandinave encore plus maous que l'*Estonia*. En fin de carrière, papa, un peu de patience. Continue d'être bien noté, papa. À cette époque il était maître après Dieu, beau comme un dieu, c'est fini. Le dieu du carafon. Il n'a plus aucun esprit sur le visage, l'alcool a tout dévoré. Et ça m'étonnerait qu'en apprenant mon escapade il se remette à l'eau douce.

La stridence d'un écho Larsen calme les esprits.

– O. K. vous êtes les meilleurs mécaniciens navals d'Estonie. O. K. vous êtes chouchoutés par vos employeurs que c'en est un scandale. O. K. vous avez de l'or plein vos mains sales. De l'or, oui. Prenez-le. Prenez cet or et fermez vos sales gueules. Ne perdez jamais de vue l'intérêt général. On ne vous demande pas d'ouvrir la porte avant du ferry. On vous demande avec vos doigts de fées d'activer les alarmes visuelles. Pas de faire entrer l'eau dans le garage.

– Elle entre déjà, lance une femme. L'étrave est pourrie. Et si jamais on met les vérins hors tension...

– Elle n'est pas pourrie, patate ! elle suinte. Et parce qu'elle suinte ils réduiront la vitesse au premier voyant rouge. Et c'est vous qu'ils enverront vérifier. Ça laisse vingt minutes à l'équipe de l'arrière. C'est juste assez pour embarquer les merles.

– Quand ça ne bouge pas, lance une autre femme avec un ricanement.

J'ai mal aux yeux. J'ai peur des merles. Des vipères non. Des oiseaux méchants oui. Du feu oui. Du gaz dans les tuyaux des maisons.

J'ai peur de tout, ça rend vieux. Avec les logiciels on est enfermé, protégé. On est le seul être vivant, d'ailleurs on l'oublie. On peut rester chez soi regarder le monde entier se déchirer sans douleur sur un écran. Les guerres sont des points lumineux. Les vraies comme les fausses. On, off. Pas moi. Je suis en chair et en os et je vais me faire lyncher par ces filous s'ils me trouvent. Lynchée si je ne sors pas du car, lynchée si j'en sors. J'ai trop de cheveux sur la tête et rien pour les attacher. J'ai ma montre.

Mon voisin me touche le bras, je retiens un cri. Il me fait signe d'écouter celui qui demande à parler. Je vois l'ombre d'un homme debout.

– C'est pourtant simple, madame, excusez-moi. En activant les alarmes on déverrouille l'étrave. En la déverrouillant c'est un peu comme si... vous invitiez la Baltique à manœuvrer sur le pont roulier.

– Conneries ! Vous ne faites que répéter les conneries des experts qui sont venus renifler les joints d'étrave à Tallin.

– C'est tout de même le bureau Veritas, madame... C'est eux qui délivrent les certificats, c'est eux...

– Veritas mon cul ! Ils méprisent les Estoniens. Ils vous méprisent. Vous n'êtes pour eux que des poivrots soviétiques infoutus d'assurer l'entretien d'un ferry. C'est moi qui connais les bateaux, ici. Mieux que vous. L'activation d'un seul voyant ne change rien à l'étanchéité.

– Ça change tout par gros temps, madame, excusez-moi.

– Ah oui ? L'étrave est doublée par une porte étanche, alors ne me racontez pas de conneries. Qu'est-ce que vous voulez qu'il arrive ?

– Une vague peut très bien soulever l'étrave une fois le verrou désactivé. La soulever et la fausser. Elle pèse soixante tonnes, mais un train de vagues en pèse des millions. L'étrave déverrouillée ne fait pas le poids contre les vagues par cinquante nœuds de vent...

Il reprend, toujours en s'excusant :

– Et c'est pas la porte étanche qui retiendra la flotte à cette vitesse, avec des joints foutus.

– Un mot de plus, tu es renvoyé !

– Un dernier point technique, madame. L'étrave de l'*Estonia*, c'est un jabot de pélican. Si par malheur elle se lève au large, elle commence par engorger la flotte, exactement comme un jabot. Derrière il y a la porte étanche, O. K. Étanche au port, en eau calme, mais pour ce qui est de résister à des vagues en pleine mer... Elle s'ouvre ? le navire est au fond dans la minute. Elle ne s'ouvre pas ? Le jabot rempli d'eau charge l'avant, le ferry pique du nez, les camions se

désarriment et vont à leur tour charger l'avant. Trois cents tonnes de camions, ça ne vous dit rien ? Le ferry navigue le nez sous les vagues, à l'arrière les hélices ne sont plus dans l'eau. Vous savez ce que ça fait, une hélice de ferry quand elle se prend pour une hélice d'avion ? Ça fait sortir le moteur de sa chaise, et pour le même prix vous avez l'inondation et l'incendie. Alors excusez-moi, madame, mais...

– Tu es ivre, bâtard d'Estonien ! hurle la Krüg, tu veux affoler tes camarades. Il ne peut rien arriver si le bateau ralentit. Il n'y aura pas une goutte d'eau de plus dans le garage après votre intervention. D'ailleurs le bateau peut toujours virer de bord en cas d'imprévu. Maintenant rassieds-toi.

– Pas l'*Estonia*. Pas quand il navigue face au vent. Pas sur la Baltique en automne.

– Il l'a déjà fait, crétin. Johanson s'en est mordu les doigts. Ça m'étonnerait qu'un autre capitaine se risque à l'imiter.

– Le vent soufflait moins fort. Ce soir c'est la tempête. Le bateau refusera de tourner. Il ne réagira plus à la barre et les propulseurs latéraux n'y changeront rien. Trop lourd à l'avant, trop levé derrière. Il continuera d'avalier son eau salée jusqu'au naufrage. C'est terrible pour un ferry chargé, ces petites vagues rapprochées. Trop rapprochées, trop petites. Il ne monte pas dessus. Il se les prend en pleine gueule comme des baffes. À la longue il a les dents qui sautent. Il boit sans soif.

L'homme se rassied. La voix de madame Krüg vibre de rage.

– C'est vous qui allez sauter, tas d'idiot ! Maintenant ça suffit ! Ou vous obéissez ou l'affaire éclate. Ou vous obéissez ou vous subirez tous le sort du capitaine Johanson...

Plus un mot dans le bus.

– Qui marche avec nous ?

Silence. Une source lumineuse jaillit à côté de moi. Mon voisin regarde l'heure au moyen d'une lampe-sifflet. Je vois sa montre, et je vois distinctement deux mains à la peau noire...

– Pour la dernière fois qui marche avec nous ?

Le siffleur prend ma main dans la sienne et la lève bien haut. D'autres mains se lèvent alors. Puis toutes.

– Sortez. Il me reste une petite chose à régler et je vous rejoins à l'avant. C'est moi qui donnerai le signal. Ne faites rien sans moi...

Je suis la dernière à quitter ma place. Les doigts tremblants je me bricole un chignon de fortune avec ma montre. Ma peau sent la vieille fleur tournée. L'odeur de Raimo, de la Krüg, de cet inconnu et

maintenant la mienne.

VIII

Vingt-six minutes avant minuit.

– Attention aux caméras de surveillance, ma petite, souffle madame Krüg et ce souffle me caresse la joue.

Je tremble qu'elle m'ait reconnue. Ses yeux comme deux points d'obscurité. Heureusement qu'il fait très sombre. Je passe en m'abritant derrière le siffloteur, je sors du bus. Madame Krüg ne m'appelle pas, ne hurle pas JOHANSON de cette voix aiguisée comme du silex. Je fais mes premiers pas flageolants sur le pont. Je laisse les saboteurs s'éloigner et je pars sur la gauche, je cours jusqu'à la paroi. Sauvée mais toujours prisonnière d'un garage mal famé. Sauvée, mais j'en ai deux sur les bras, maintenant. Trop c'est trop. Je vais demander asile à Raimo jusqu'à Stockholm.

Je libère mes cheveux et remets ma montre. Minuit moins vingt-cinq. Où je suis ? Mystère. Une certitude : ils sont tous partis bricoler leurs alarmes et dans vingt-cinq minutes... *Verts, Sara, verts comme des crapauds. Rouges, papa, les crapauds ont changé depuis ton époque.*

À tâtonner le long du métal glacé je finis par trouver une porte à volant qui donne sur un bref passage, un corridor mal éclairé, repeint tant et plus en beige, et toujours aussi sale et gras, VOUS ÊTES NULLE PART. En haut, des tuyaux tachés de rouille ; au sol vibre une mosaïque de latrines municipales. L'hélice n'est pas loin, je suis à l'arrière. Une clameur humaine se mêle au bruit des machines et je fais irruption dans une petite pièce irrespirable où, le rire aux lèvres, un homme à cheveux blancs gesticule un flamenco devant un téléviseur.

Se tirer de là...

– Ah ! Kunen, gémit-il extasié, les larmes aux yeux, sa bouteille de bière dirigée sur l'écran. Kunen, le roi du penalty. Tout en finesse et puissance. Une pointe de chaussure comme aucune d'entre vous ne l'aura jamais. Regardez, régalez-vous...

Bière dans une main, télécommande dans l'autre, il fait défiler le film à l'envers, si bourré qu'il a l'air d'un même apprenant à manier l'arrosoir. Il a vraiment l'intention de m'offrir une séquence du match Göteborg-Barcelone.

Au fond de la pièce une porte à hublot crasseux marquée ENGINE ROOM, et sur le mur un téléphone.

– Je peux appeler ?

– Appeler ?

Il se marre, il me trouve un peu sens dessus dessous.

– Mademoiselle Erika va revenir dans un moment. Attendez-la.

Erika, le prénom de la maigrichonne.

– Vous êtes en avance, non ? Vous avez dû bien vous rétamer. Vous venez du garage ?

– Si je savais. Il fait tellement noir dans ce bateau !

– C'est exprès. Comme ça on ne voit pas les flaques. Asseyez-vous donc. Il me reste une seule bière. Laissez-en la moitié pour mademoiselle Erika.

– Je vais d'abord téléphoner.

– Pour appeler qui ça ?

– La Sécurité. Monsieur Raïmo.

– Aucun problème.

Je n'ai pas attrapé l'appareil que je sens deux mains passer sous ma jupe. Oh non je ne me défends pas, c'est bon, c'est chaud, je râle. Je m'abandonne les yeux fermés et quand le vieux me tourne vers lui pour fêter sur ma bouche la bravoure de Kunen, c'est mon genou qu'il se reçoit quelque part, là où l'homme est décidément très fort et très fragile.

À ses grimaces de singe je comprends qu'il est mal, et je l'aide à s'asseoir dans le fauteuil devant la télé. Mais quand il veut me reprendre le téléphone, je m'enfuis par la porte ENGINE ROOM et je vais buter contre un garde-fou qui surplombe un domaine auquel je ne m'attends pas : la mécanique de l'*Estonia*, l'un des quatre moteurs installé dans un local où pourrait tenir une maison d'au moins trois étages. Ma peur se fait stupéfaction devant cette fureur sous camisole, ces tuyaux, gaines, volants, manettes, passerelles, collecteurs, soupapes, pièces inertes ou palpitantes, et tout ça branché sur un monstre tapageur dont le premier instinct semble non pas d'entraîner une hélice de ferry, mais de tout casser.

Derrière moi le vieux tire une langue de satire à travers le carreau,

sûr que je vais revenir lui rouler son patin. Pourquoi pas ? Et ensuite il me balance à la maigrichonne. Et la maigrichonne me balance aux poissons j'en ai peur...

À cette pensée je n'hésite plus, j'attrape une main courante, et d'échelle en escalier, de NO SMOKING en NO FUMAR, j'arrive au niveau des blocs moteur, je passe entre les blocs, je fais le tour, je me cherche une issue. Un escalier monte, une galerie s'ouvre, tank's deck. Je commence par me débarrasser du téléphone dans un seau d'eau qui pend sous un robinet. Escalier ? Galerie ? Qui dit tunnel dit exit et retour aux étages civilisés du bateau, TANK 1. TANK 2. TANK 3, ce corridor malodorant dessert les réservoirs de l'*Estonia*. Le bruit du moteur s'atténue. J'ai foiré ma sortie. On entend le fuel gargouiller dans les cuves. Stockerait-on du carburant sur toute la longueur du bateau ? Il y a là une fortune en extincteurs et couvertures ignifugées. T'imagines, aux puces ! Plus besoin d'aller taper les grands-parents pour avoir l'Internet. Au bout, c'est fermé par de la tôle grasse et nue, bien joué ! En revenant sur mes pas je repère une petite porte en bois, je tourne la poignée, un hurlement me glace les sangs.

J'ai sous les yeux un minuscule atelier tapissé d'outils, débordant d'ustensiles, lampes, perceuses, radios, batteries, masques de soudeur. Face à moi, bien calée sur l'établi, les genoux remontés jusqu'aux oreilles, une jambe nue, l'autre habillée de soie mauve, madame Krüg est en larmes, le menton posé sur l'épaule de quelqu'un. Entre ses cuisses, le roll on roll off d'un mâle à peau noire qui sifflote, le pantalon sur les pieds.

Nous nous regardons madame Krüg et moi. Elle s'essuie les yeux dans le cou de l'amant. Je suis si vannée, si loin d'une telle apparition : la petite maigrichonne à poil jouant les pandas sur ce grand corps noir, que j'ai la flemme d'avoir peur.

– Oh ! excusez-moi mademoiselle Erika, je me suis trompée de cabine. J'ai dû boire trop de Champagne ou manger des merles avariés.

Que n'ai-je dit là !

Elle blêmit, renonce à jouir et tambourine un staccato sur l'épaule de son partenaire. Moi je claque la porte et je déguerpis dans le tunnel aux réservoirs.

À la maison des Lacs, il m'est arrivé souvent d'interrompre un bain de soleil pour me débarrasser d'un voyeur, mais je connais la région sur le bout du doigt. Je suis capable de changer de rive en détalant par les bois flottés des scieries, et le voyeur s'épuise à courir après un daim jamais las de l'entraîner à travers la forêt. La Krüg ne s'épuisera pas j'en ai peur, elle ni ses complices, et le daim finira sous la dague,

vidé de son sang.

Retour à la salle des machines. Coup d'œil en arrière. La Krüg est encore au fond du couloir. Elle déboule, à peine rhabillée, un bas enfilé, une jambe nue. Sauf erreur, elle tient un pistolet, JOHANSON ! Elle hurle mon nom. Je le lis sur sa bouche, il se fond au grondement du moteur sans aucun bruit. Je suis là, mademoiselle, je prends de l'avance...

Au pied de l'escalier, à l'instant de gravir le métal à pic et d'aller me jeter là-haut dans les bras d'un vieux tripoteur bourré, je connais un abominable instant de voyance. Une dénommée Sara Johanson, en équilibre sur une échelle balancée, vingt mètres au-dessus des grondantes soupapes d'un moteur de ferry, reçoit une balle entre les omoplates et va se rompre les os sur des têtes de cylindres gorgés d'huile chaude.

Ni une ni deux, je me faufile derrière l'escalier, longe un recoin sans lumière, et descends une volée d'échelons. En bas, c'est l'ancre d'un fauve, un axe d'acier couché dans l'ombre, énorme, en rotation rapide, à quelques centimètres du fond. Fouettant l'air surchauffé, ce gros mixeur traverse la tôle, et s'en va pétrir les eaux noires au moyen d'une hélice invisible, c'est lui qui nous fait avancer. Pénombre et moiteur, raffut des ventilos encastrés. Je m'assieds les genoux dans les bras. J'attends. Sous mes fesses la tôle en pente est graisseuse et froide, je glisse, je dois jouer des coudes pour échapper au mixeur.

La planque est bonne en tout cas. Ça m'étonnerait qu'elle aille fourrer son nez sous la bécane...

Des rayons lumineux arrivent du plafond. Au-dessus de moi le métal ajouré d'un caillebotis. Au-dessus de moi la salle des machines, le parking, le duty-free, les neuf ponts empilés jusqu'à la passerelle et jusqu'aux chaloupes arrimées dans la pluie battante, au-dessus de moi tout un ferry dont on va saboter l'étrave, si je...

... Au-dessus de moi la Krüg, shit ! à quatre pattes sur le caillebotis qui nous sépare. Elle me cherche, elle vient. Je suis des yeux son ombre par les claires-voies. Un instant plus tard, une basket noire à lacet tâtonne sur un échelon, puis une seconde renfermant un pied nu.

Je n'ai pas le courage de la faire basculer.

Étendue de tout mon long je me laisse aller sous l'arbre d'hélice, et, me déhanchant, ignorant si je ne vais pas être écrasée, je passe de l'autre côté. Mon nouveau cercueil pourrait loger une famille nombreuse. Il comporte un ventilateur, puissant mais inutile en cas d'agression. Mes mains nues, mes ongles bien taillés, mes dents, c'est là ma seule fortune. Un rapace va devoir affronter la Krüg.

Si tant est qu'elle soit assez motivée pour risquer sa peau jusqu'à moi.

Voici déjà ses pieds, voici les mollets bicolores. Elle n'est pas dangereuse, dans cette position délicate, engagée sous l'arbre d'hélice et le visage hors de vue. C'est le moment de lui saisir les chevilles et de soulever hardiment la brouette.

Au lieu de quoi je vais m'adosser à la cloison, entre le ventilateur et l'arbre d'hélice. J'ai de l'air frais sur la joue droite, de l'air brûlant sur la joue gauche. Mes cheveux volent et me battent les yeux. En boule ainsi qu'un oiseau piégé, je regarde madame Krüg se relever. J'ai rêvé le pistolet. Les baisers du Noir ont étalé le rouge sur sa figure. Elle s'est trompée de boutonnière en rattachant son chemisier qui poche aux épaules. Le bas qu'elle n'a pas enfilé traîne en longueur, pris dans une basket, et ça l'énerve. Elle est encore plus effrayante attifée comme elle est, sans blouson. Elle hoche la tête à ma vue. Hé oui, c'est moi. Ses lèvres n'arrêtent pas de proférer tendrement des horreurs. Je n'entends pas mais je lis presque mot à mot dans ses yeux tandis qu'elle s'approche : *petite salope, tu vas me le payer, comme ton père a payé, petite salope de Johanson, va donc te faire dépuceler par les anges*. J'aimerais bien. Elle se baisse et forme une cordelette avec son bas roulé sur les poignets. Une vraie corde à piano. Je vois l'heure à sa montre. Minuit moins vingt passé. Minuit moins dix-huit minutes, moins dix-huit ans. Moins l'amour que je n'ai pas connu, moins tous les miens et moins les enfants que je n'aurai pas, Oleg, Lilane et les autres...

La Krüg lève les bras pour m'étrangler et bondit en arrière, victime du violent coup de pied que je n'ai jamais eu l'intention de lui donner en pleine poitrine. Légitime défense ou désespoir, une telle énergie m'a traversée que je me retrouve allongée la tête en bas, l'arbre d'hélice au ras des yeux. Je ne bouge plus un cil. Affalée sur le dos, poignets menottés par la soie, madame Krüg a visiblement très mal, mais là où elle gît rien à craindre, et se venger n'est qu'une formalité. Il lui suffit de poser un pied n'importe où sur moi. Le métal est si gras, l'arbre si proche, elle n'aura pas besoin de pousser bien fort...

C'est alors, avec un feulement decrescendo, que le régime du moteur faiblit. Apparaissent des boulons brillants sur la couronne d'acier qui raccorde l'axe au moteur. Madame Krüg s'impatiente. Elle dégage ses poignets et replie haut la jambe. Le bas mauve est toujours prisonnier de la chaussure. Il s'anime, ondule au souffle du ventilateur et semble attiré par la couronne en rotation lente. Je crois avoir la berlue. Il est cueilli par l'un des boulons. La soie mauve s'étire au maximum de l'élasticité, ne rompt pas, le pied qui m'était destiné prend la direction des boulons. La jambe se tend, le corps entier pivote

et madame Krüg, bouche bée, la jupe relevée sur un bas-ventre à l'air, est treuillée vers l'implacable poulie. Elle essaie vainement de s'agripper au métal, ses ongles font des traînées continues dans la couche de gras. Bientôt je vois son pied gauche arriver à la couronne où le bas fatal s'est bobiné...

Le moteur exhale un interminable soupir et l'arbre cesse de tourner. Que se passe-t-il, là-haut ? Madame Krüg n'est plus le jouet démantibulé du sort. Elle se tourne vers moi, l'air méprisant.

– Qu'est-ce que vous attendez pour m'aider, Johanson ? Enlevez-moi tout de suite ma chaussure.

Et moi d'obéir...

Je me redresse en prenant appui sur l'axe immobile et tiède. Je m'avance pour délivrer la Krüg. Je me hais. Mes mains vont faire exactement le contraire de ce que j'attends d'elles en pareille circonstance : qu'elles égorgent cette vieille putain sanguinaire qui continue d'empester la fleur.

– Dépêchez-vous Johanson.

Je n'ai pas effleuré la chaussure qu'un feulement crescendo sourd des machines et l'arbre se remet à tourner.

Deux mains fraîches recouvrent alors mes yeux écarquillés, j'entends hurler. La Krüg ou moi ?

IX

Quatre minutes avant minuit.

Classieuse, la cabine 001, entièrement lambrissée à la feuille de bois blond. Rideaux rouges, éclairage indirect, braises électriques, stéréo, tarots éparpillés sur le couvre-lit patchwork, le grand confort. On oublierait volontiers le ferry si la Baltique daignait l'oublier. Raïmo et moi nous observons par-dessus le lin blanc d'un guéridon juponné.

– Je vous avais pourtant bien dit de ne pas accepter de fleurs.

– J'ai trouvé cet œillet dans une cursive. Je l'ai piqué dans mes cheveux sans penser à mal.

– Mon œil !

– Ben quoi c'est vrai. Dans une cursive...

– Et vous vous êtes roulée par terre pour le ramasser ?

Raïmo vient d'allumer les dix-huit bougies d'un gâteau noir posé sur un plat d'argent qu'il retient à deux doigts. Les flammèches sautillantes couronnent mon nom, SARA JOHANSON, manuscrit en lettres de crème fouettée. Sur la moquette, une bouteille de Champagne attend qu'il soit minuit pour quitter le seau calé entre les boots de mon hôte.

– Qu'est-ce que vous fabriquez au foyer des mécanos ? Vous êtes là pour travailler, le Poséidon est en haut : je vous retrouve en bas, sale comme un peigne, en train de regarder le football sur les genoux d'un vieux vicelard.

Il s'est regardé, lui ?

– Je me suis perdue. J'avais besoin de parler à quelqu'un.

– Vous m'avez l'air complètement dans les vapes, surtout. Vous êtes ivre ou quoi ?

– C'est la mer.

– Vous n'avez rien bu ?

Vaut mieux pas que je m'approche des bougies si tu veux le savoir.

– Non non, monsieur Raïmo.

– Appelez-moi Raïmo, c'est plus amical... Et vous n'avez pas croisé la femme en queue-de-pie ?

– Je vous l'aurais signalé monsieur Raïmo.

– Et le négro ?

– Un négro, je m'en souviendrais.

Et chacun regarde l'autre d'un regard qui ment. Et c'est moi la plus menteuse.

Non seulement j'ai vu le négro, comme il dit, mais il m'a sortie des machines. En vérité je ne m'en souviens pas car j'étais évanouie. Je me suis réveillée dans ses bras sur le lit du camping-car où il habite, et je me suis dit chic une loge de théâtre en voyant les objets tarabiscotés et les têtes d'oiseaux. Je pleurais et lui riait et m'engueulait à voix basse, c'est un homme que la colère fait rire aux éclats. Depuis le temps que je vous cours après, Sara, mais vous êtes impossible, méfiante à mort, vous redoutez à chaque pas d'être égorgée ma parole. Vous pourriez terrasser un âne avec un cri pareil... Le sol n'arrêtait pas de bouger, moi de tourner de l'œil, il riait et m'enlaçait, où allez-vous comme ça, mon chou, je retombais dans ses bras, je contemplais les filaments rougis du convecteur. Entre deux crises de larmes j'avalais ce breuvage alcoolisé qui brûlait mon sang, j'écoutais son rire et sa voix, c'est bon d'être à moitié consciente entre les bras d'un homme aussi doux et coléreux, comme il est drôle avec cette bouteille, il me donne le biberon. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant, Sara ? Vous venez de gâcher la plus belle nuit de ma vie. Mademoiselle Erika me prenait pour un simple d'esprit, j'étais son confident, son grigri, son monsieur-bonne-idée, c'est moi qui lui ai dit de vous envoyer porter du Champagne au commandant, je vous attendais au pont supérieur pour vous avertir, j'allais tous les alpaguer en flagrant délit et je ne voulais pas vous avoir dans les pattes, espèce d'inconsciente, mais je vous ai vue le poing sur la bouche, terrifiée, et je suis resté caché dans l'armoire aux gilets. Vous étiez là-haut ? J'y étais, Sara, maintenant tout est fichu, sans Erika l'opération merles est un bide, ils vont l'annuler, je n'alpaguerai personne et leurs horribles trafics vont continuer. Quels trafics ? Vous m'étranglez, Sara, détendez-vous. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire à votre mère, je vous le demande ! Ma mère ? Votre mère, oui. Quand elle est venue consulter à Stockholm il y a deux ans, j'étais seulement docteur Eshu le

médium, le voyant d'Afrique, retour de l'être aimé, désenvoûtement garanti, charme retrouvé, résultats immédiats, amour fou, voyage au soleil... Faut-il que j'en aie vu des choses, dans ses yeux à elle, pour désirer mener l'enquête moi-même, et par votre faute il n'y a plus rien à mener, rien à voir, et Raïmo ce diable crochu peut vous baiser les mains. Si tout à l'heure je ne ramasse pas les preuves qui ne manqueront pas d'abonder au gymnase, personne ne les ramassera pour moi, et le déshonneur continuera d'entacher le beau nom de Johanson. Des amis, votre père et Raïmo ? Laissez-moi rire, Sara. Pas d'amitié quand l'os de la jalousie déchire l'amitié. Pas d'amitié quand l'un des deux amis veut éliminer l'autre. Pas d'amitié quand le diable souffle sur l'amitié. Tandis que votre capitaine de père fait prélever l'eau pour la bonne cause planétaire hygiénique, Raïmo vend des enfants à vil prix d'or et votre père n'en sait rien. Votre père est là-haut sur la passerelle, confiant dans cet alter ego dégénéré. Des enfants ? Les merles sont des enfants, Sara, calmez-vous. Votre père est maître à bord après Dieu, Raïmo maître à bord après Satan, c'est un passeur vénal. Il passe des enfants, oui, mais il aide aussi de pauvres filles à se faire un nom d'emprunt sur les trottoirs, il passe les romanos d'où qu'ils viennent, il y en a tout un camion, ce soir, ils n'ont pas le droit de se montrer ni d'aller aux vécés, mais les plus rentables sont les merles. La nuit où votre père a fait demi-tour ils ont eu la vie sauve car le bateau frauduleux n'a jamais rattrapé l'*Estonia*. Le bateau frauduleux attend l'*Estonia* au sud de la Finlande, là où il ralentit pour la traversée du golfe de Botnie, les enfants sont transbordés sur des canots pneumatiques au ras de l'eau pour déjouer les radars, et sur le ferry sont remis à des parents adoptifs qui les ont payés d'avance. Une nuit les vagues ont retourné le canot, les gosses se sont noyés. C'est insupportable une fille aussi fragile nerveusement, étendez-vous sur la banquette et fermez les yeux, relax. Ils trafiquent des enfants, mais sans la liste des parents adoptifs, mon dossier n'a pas plus de valeur qu'un épi de maïs après le baiser des sauterelles. J'ai fouillé leurs cabines, à ces deux salopards, Raïmo, Erika, je n'ai rien trouvé. J'imagine que Raïmo l'a sur lui jusqu'à l'heure H et qu'il la détruit après. En vérité je ne vois guère qu'une solution pour les pincer : votre charme, Sara, votre candeur, votre sex-appeal. Retournez au foyer des mécanos, allez regarder le foot au magnétoscope avec le vieux graisseur, et si j'en crois mon flair, Monsieur Raïmo viendra vous chercher, il inventera quelque chantage ignoble pour vous amener à l'aider, mais désormais vous êtes sous ma protection. Prenez cet œillet, c'est un laissez-passer, tous les parents adoptifs en ont un. La dernière fois c'était un lys qui m'a rendu malade et j'ai dû m'aliter au lieu d'épingler ces minables. Allez-vous vous calmer, à la fin ? Vous me faites horriblement mal, Sara ! Oh mais

c'est que moi je connais un très bon remède à l'agitation des filles, attendez un peu...

Je n'ai pas attendu longtemps, lui non plus, ce fut comme un enchantement prévu du zodiaque et comme si j'étais venue pour lui seul, accourant depuis toujours à ce rendez-vous sans visage. De telles choses n'arrivent jamais sauf quand elles arrivent et l'amour est le plus imprévu des visiteurs, le plus malicieux. Il me fit goûter le sel de nos larmes, et je lui sais gré d'avoir obtenu de moi ce que moi je désirais tant lui donner, le plus drôle est que je me tiens à quatre pour ne pas tout raconter à Raïmo...

– Je ne comprends pas ce que fiche mademoiselle Erika ! laisse échapper Raïmo comme s'il m'avait oubliée.

Moi je sais. La Krüg gît sous le moteur 4 avec une ou plusieurs fractures ouvertes, et personne ne l'entend bramer sauf moi par autosuggestion. Je l'ai vue rougir et pousser le hurlement silencieux du poisson mordu par un congénère. Livide, je l'ai vue retomber de tous ses maigres kilos sur la tôle et considérer son pied déchaussé, si l'on pouvait appeler pied cette raquette sanguinolente au bout d'un tibia disloqué.

– Entracte, Sara. Nous n'avons pas des masses de temps. Une demi-heure au plus. Ensuite vous pourrez vous doucher ici, et vous irez travailler. Cette fois je vous prie de ne pas confondre un pub de première classe avec le gourbi des mécanos graisseurs. Réjouissez-vous, la clientèle est au plus mal. Ils sont tous à dégorger tripes et boyaux. Ce n'est pas ce soir que nous écoulerons nos vieux alcools. Vous êtes ravissante, toute chiffonnée, le corsage bâillant. Vous êtes sûre que votre soutien-gorge n'est pas dégrafé ?

Il me regarde avec ironie.

– J'aime vos yeux. On dirait des bouts de sein.

– Je ne sais pas si c'est très flatteur.

– On s'en fout des flatteries. J'ai juste envie de les mordre.

– Mes yeux ?

– Vos yeux, oui. Tous vos yeux... Ah, il est minuit. Vous avez dix-huit ans. Le bel âge, Sara, vous allez voir...

C'est tout vu.

Le Champagne est versé dans les coupes, il déborde et, le majeur mouillé d'écume, Raïmo me caresse le lobe de l'oreille, un porte-bonheur, Sara chérie. Buvons à notre premier baiser, il n'en sera que plus pétillant. Du Krüg millésimé s'il vous plaît ! Vous ne vous

doucherez pas, non. Je rincerai votre joli corps vierge au Champagne...

Compte là-dessus !

Raïmo fait alors le tour de la table et vient s'agenouiller à mes pieds. Ce n'est pas une, mais trois fines boucles d'or qu'il a dans l'oreille. J'aime bien sa bouche en cœur, mais s'il veut m'embrasser je lui conseille de s'épiler d'abord les narines. Inutile, d'ailleurs, je n'ai plus envie d'embrassades. En tout cas pas des siennes. That is the question !...

Nous approchons nos verres pour trinquer les yeux dans les yeux.

– Il ne me reste plus, chère Sara, qu'à vous souhaiter un...

... Il n'achève pas sa phrase. Un violent coup de tonnerre secoue l'*Estonia*, mettant fin de manière brutale aux manœuvres érotiques du vieux beau.

Nos verres se brisent l'un contre l'autre. Éjectée du fauteuil, je vais heurter du front le nez de Raïmo qui se met à saigner. Le gâteau noir aux bougies allumées tombe du plat d'argent, moitié sur la moquette et moitié dans l'eau d'un seau qui se renverse. La bouteille de Krüg part glouglouter à l'autre bout de la cabine, et moi je m'étale à côté de Raïmo, comme tout à l'heure au fond du navire à côté de la maigrichonne.

– Fuck ! s'écrie-t-il.

Le téléphone retentit, mon hôte répond. Il s'assied sur le lit. Le sang coule de son nez abondamment. Il s'en fiche. Je ne comprends pas ce qu'il jargonne, les yeux fixés sur moi, il est furieux. Il envoie promener les tarots d'un revers de main. « Fuck ! » dit-il en raccrochant.

Si la métamorphose équivaut dans bien des cas à la duplicité, Raïmo est l'être le plus double que j'aie jamais rencontré. Il ne m'aide pas à remonter sur mes pieds. Il bougonne en marchant de long en large.

– Ce n'est pas une collision, pas un iceberg, pas un haut-fond. La coque n'est déchirée ni sous la flottaison ni au-dessus. Le choc s'est produit sur l'avant du bateau, mais le temps est beaucoup trop mauvais pour qu'on puisse accéder à l'étrave par l'extérieur. Même harnachés, des marins se feraient balayer. Les projecteurs de pont sont puissants, mais il pleut tellement qu'on ne voit rien. Aucune voie d'eau n'est signalée, la porte étanche ne suinte pas plus que d'habitude. Ce choc est donc une hallucination collective et votre virginité reste une priorité absolue, hélas...

Sous un tel regard je me fais l'effet d'un splendide saumon tout

frais péché qu'il va falloir remettre à l'eau.

– ... Hélas mademoiselle Erika est introuvable et nous avons besoin d'une hôtesse. Or je vous ai sous la main...

Je fais l'idiot.

– Mademoiselle Erika ?

– Vous êtes ici dans sa cabine, enfin dans la nôtre. Qu'est-ce qu'elle avait choisi pour ce soir ? Ah oui...

– Et qui est cette demoiselle Erika ?

– Une amie...

Il regarde ailleurs, j'ai l'impression qu'il répond à son reflet dans un miroir. Hargneux, voûté, le col taché de sang, il s'affaire. D'abord il ouvre l'armoire, décroche un tailleur de soie parme, une chemise blanche, puis il se retourne vers la commode et prend dans un tiroir un ensemble bas-jarretelles et un minislip en tissu brillant dont il caresse un instant son poing fermé. Enchaînant des mouvements rapides, il va chercher sous l'oreiller un pistolet dans un étui à bretelles.

Il me jette le tout dans les bras.

– Relevez-vous et mettez ça.

– Que je mette ça ?

– Et sans discuter. Changez-vous dans la salle de bains, je dois téléphoner.

– C'est quoi ces fringues, ce flingue ? Pourquoi je...

– Tout à l'heure je vous ai demandé si vous aimiez les enfants. C'est le moment de le prouver.

Les sourcils froncés il me regarde avec une complicité qui m'échappe, puis il se met l'index dans l'oreille et secoue, les yeux levés au ciel.

– ... Il a ralenti, Sara. Douze nœuds... Onze nœuds... Dix nœuds... Il obéit aux alarmes. Ils ont peur là-haut. Mademoiselle Erika avait le nez creux. Pas une seconde à perdre, habillez-vous. Vous n'êtes plus serveuse à partir de maintenant. Vous n'êtes plus un sale petit espion sexy venu fouiner dans les affaires de son père. Vous êtes ma bonne à tout faire, alors changez-vous sans discuter !

– Je refuse.

Mon culot lui tape sur les nerfs, il va craquer, s'épancher dans un numéro d'une vulgarité masculine inouïe. Ses grosses paluches poilues, brr !... D'ailleurs pourquoi refuser mon aide ? Ne suis-je pas

ici pour contribuer à l'opération Merles en espérant que mon cher docteur...

– Ce tailleur ne m'ira jamais, fais-je en minaudant.

– Il irait même à moi. C'est unisexe, uniforme, c'est parfait. Il est minuit cinq. À minuit et demi l'*Estonia* remet la gomme. Tout doit être réglé d'ici là. Vous avez trois minutes pour vous changer. Bouge-toi le popotin, ma fille !

Il me prend par la taille et me pousse vers la salle de bains.

– Vous allez entendre une chanson qui devrait vous toucher. La musique : pas terrible, mais les paroles...

C'est rose et doré dans la salle de bains. Rose le carrelage, dorés les robinets, le pourtour du miroir, doré le siège des vécés, doré le manche de la balayette maintenue par deux clips dorés, roses le papier toilette et la brosse à dents à logo E. L., doré le verrou dont je m'assure qu'il est bien mis avant de me déshabiller. Ce n'est pas que mon soutien-gorge est dégrafé c'est que je l'ai tout simplement oublié dans le camping-car. Un soutien-gorge à toi, maman.

Génial : sur l'étagère du lavabo, une solution multifonctions pour décontaminer et lubrifier les lentilles de contact souples. Elle est trop, cette Erika !

Je me douche à genoux dans la baignoire, robinets ouverts à pleine puissance. Je suis exténuée mais désangoissée. Sidérée mais confiante, et tellement soulagée d'être aussi normale. La baignoire de la maigrichonne, on aura tout vu ! Ses gogues, sa charlotte, son p. cul, sa débarbouillette, son shampooing. D'où vient cette odeur suave, écœurante, toujours la même ?

Par terre un vanity-case retourné, crèmes, tubes, fioles éparpillés, rouge à lèvres sorti, débris d'un vaporisateur à poire. Je tends le bras : honey sukle. Chèvrefeuille... Le sent-bon de la maigrichonne. Un sent-bon qui pue la mort. Ni maquillée ni parfumée, c'était ma devise de petite fille amie des forêts et des lacs. Un jour papa s'est retrouvé nu dans l'entrée. Maman l'avait déshabillé. Elle pleurait et le flairait partout comme un petit chien navré. C'est quoi cette odeur, amour ? Après enquête, il s'agissait d'un produit mirant dont l'effluve imprégnait les glaces de l'ascenseur. Un mois durant, amour s'est tapé les cinq étages à pied.

La sono, maintenant, quelle friture ! Et comment je repère le haut-parleur, avec la buée ?

C'EST PLEIN DE SURPRISES, LA NUIT SUR UN GRAND BATEAU. LES LANGUES SE

L'enfoiré, il a piqué ma cassette. Et là, qui parle ? N'est-ce pas la voix de Raïmo que j'entends, déformée par un vibraphone ?

... Vous avez bien raison. Les marins en chaleur sont des bavards. Selon vos souhaits, je me permets d'enregistrer mon témoignage. Il vous sera précieux. Merci d'être venue à bord du ferry, Sara. Vous ferez un excellent agent de liaison. Nous pourrions peut-être continuer à travailler ensemble après cette première mission. Votre père nous manque, vous savez. Nous avons besoin de capitaux, nos pays ont tellement souffert, loin de tout : de tout sauf de la souffrance et du froid. Ils n'ont jamais vu ni Dieu ni tsar, et les voilà libres. C'est un tel bordel en Russie que nous réussirons. Nous allons replacer le centre de gravité de l'Europe dans les eaux baltes, son lieu géométrique traditionnel. L'Europe nous craint. C'est elle ou nous. Voilà pourquoi nous entreprenons son déclin. C'est très cher, dangereux, mais nous avons des relais dans tous les pays libérés, et même au-delà. Chacun fournit sa quote-part. Nous fournissons la nôtre qui rapporte gros.

Au passage nous sauvons la meilleure des causes : les enfants, les éternels sacrifiés des pays en crise. Les filles-mères sans le sou se comptent par milliers, chez nous, et les enfants à l'abandon s'enlèvent au marché noir pour une queue de cerise. Le trafic d'organes et la mondialisation du réseau pédophile rendent problématique l'adoption. Plein d'institutions fermeraient boutique si c'était trop simple d'obtenir les mêmes, si l'on vidait les établissements subventionnés. Coupées, les subventions. Fermés, les établissements. Au chômage, les braves gens caritatifs d'intérêt public qui serrent et desserrent la vis aux morveux de la rosée. La paranoïa s'est emparée des lois touchant l'enfance et les orphelins, surtout les mâles. Nous, moyennant finances, nous plaçons les nôtres à l'étranger, nos morveux, nos mâles, du moins les plus doués d'entre eux et donc les plus chers. Les MERLES. Nous choisissons des foyers d'adoption irréprochables. Certaines familles haut placées ouvrent des crédits illimités pour avoir nos merles. À nous d'être infiniment discrets et de savoir exploiter les failles de la Protection de l'Enfance dans les pays disons partenaires. À nous de savoir proposer une alternative à des organisations désarmées par des lois paranoïaques. Votre père est un bienfaiteur, Sara.

Menteur, je sais parfaitement ce qu'il en est, le docteur Eshu m'a prévenue.

Je suis en slip et jarretelles quand Raïmo, brandissant la cassette volée, fait irruption dans une salle de bains fermée au verrou. Je me jette sur le peignoir de satin qui pue la cocotte et la sueur froide, je fonds en larmes bien comme il faut. Je lui dis : c'est trop affreux. Mon père ? Mais comment a-t-il pu faire une chose pareille ? Vendre des

enfants ? Un homme si moral, si... En tout cas moi je ne marche pas.

– Vous ne marchez pas : vous courez. Soit vous vous habillez dans la minute, soit votre petit copain reçoit ce témoignage un peu scoop, et ce ne sera même pas la peine de vous sectionner les cordes vocales. Vous n’imaginez pas comme ce navire est bien défendu contre les bavards. Abstenez-vous de l’imaginer. Johanson s’est abstenu. Il boit comme un trou mais il est en vie. Vous êtes grillée, mademoiselle Sara. Vous êtes ma chose et plus tard vous comprendrez ce que j’entends par là. Je doute que vous le regrettiez.

Je suis assise sur le rebord de la baignoire, lui sur le couvercle doré des vécés. Nos genoux se touchent avec les oscillations. Raïmo ne me quitte pas des yeux.

– Je vous ai tout de suite repérée au bureau d’embauché, à Tallin, avec votre vue basse et vos tétons bien accrochés. Johanson avait votre photo dans sa cabine, son fétiche, ma fille ! ma fille !

– Et pourquoi m’avoir embauchée ?

Il se baise le poing.

– Le fun ! Je lui devais bien ça, non ? Quarante ans d’amitié ça compte, entre mecs. Il m’a trahi. Il n’a pas voulu m’aider, jamais. Il me méprisait. Full speed, retour à Tallin, quel salaud ! Sa fille chérie tringlée par un vieux bisexuel bien déjanté, sur l’*Estonia*, c’est ça qui le mettra de bon poil, le père Johanson !

Son éclat de rire s’interrompt net, il est gris de peur.

– Dépêchez-vous.

– Je m’habille sans témoin.

Il se lève, sourit, me montre son dos.

Tandis que je passe le tailleur il m’explique en détail le rôle humanitaire qu’il m’invite à jouer, un rôle d’hôtesse et de psychologue, j’aurais tort de bouder ma chance. J’aurais également tort de vouloir m’en flatter dans le giron d’un tiers, plus tard. Les parents accueillent leurs enfants à l’arrière de l’*Estonia*, au gymnase du personnel qui est aussi la soute à cordages, aussi vous devrez...

Je regarde cette encolure de bœuf où des poils blancs frisent. Je ne rêve pas, il est en train de pisser. J’entends le bruit caractéristique d’un jet d’urine arrivant droit dans l’eau d’une cuvette. Encore un mâle tout fier de sa miction, aussi fier que s’il venait de la tirer au percolateur.

Il fléchit les jarrets et se tourne vers moi.

– Mama mia ! Quelle pépée... À la bouttonnière, l’œillet ! On n’est

pas à Tahiti.

D'un geste rapide et palpeur, il feint d'ajuster mon col.

– Un dernier mot, Sara. L'homme à ne pas croiser dans les prochaines minutes est un Noir trop malin pour être flic et trop voyant pour ne pas s'attirer d'ennuis. Quand je pense qu'il a eu le toupet de fouiller cette cabine. Il se fait appeler docteur Eshu. Pas plus docteur que mes fesses, cet enculé ! Sans doute un membre d'une organisation rivale, alors gare à lui. Maintenant filez. Vous avez un quart d'heure entre l'accueil des enfants à l'arrière et leur remise aux parents dont voici la liste. Je ne vous conseille pas de la perdre. Liste perdue, Sara foutue...

X

Dix minutes après minuit.

Défense de passer par le hall, il a dit. Après minuit les parties communes sont aux mains des jeunes. La tempête en a barbouillé plus d'un, mais les autres ont le foie bien accroché. Le foie de certains alcooliques est bizarrement ce qu'il y a de mieux accroché sur un navire au large. En sortant d'ici prenez la porte FIREMEN ONLY devant la cabine 108. L'échelle communique avec le pont roulier. En bas, traversez le pont, filez à l'arrière et prenez la porte ROPE LOCKER, suivez la coursive et traversez successivement la salle de musculation, la piscine et les vestiaires attenants au gymnase. Vous n'allez rien oublier ? C'est sûr ? Vous êtes attendue par les parents depuis vingt minutes. Je vous préviens, ils sont à cran. Certains maris sont extrêmement nerveux depuis la dernière fois. S'ils vous parlent ne répondez pas. Vous êtes armée, vous commandez. Vous êtes MADEMOISELLE ERIKA. Bornez-vous à l'accueil des enfants, à la répartition. Ce que votre père n'a jamais voulu faire ni pour les enfants ni pour moi, faites-le par jeu. Je suis fier de vous, petit capitaine Johanson, il a dit en ricanant. Le transbordement est imminent. J'évalue notre vitesse actuelle à huit nœuds. À cinq nœuds l'huile de paraffine est versée par les dalots afin d'aplatir les vagues, et les enfants n'ont plus qu'à monter à bord. Ils ne risquent rien, Sara. Il y a des marins sur les filets tendus à l'extérieur du ferry, et d'autres sur le pont. Les mômes sont récupérés à l'abri du vent, là où l'*Estonia* fait barrage aux lames. Elles sont très dures, ce soir, c'est l'automne, elles sentent venir l'hiver, le frasil menace, elles ont horreur du gel. C'est peut-être la dernière fois qu'elles éclatent avant les jours noirs. D'où ce luxe de précaution : les enfants portent un gilet de sauvetage, ils ont un sifflet. S'ils pleurent, c'est aux parents d'intervenir, pas à vous. C'est eux qui les ont voulus. Les ont payés, il a dit. Avec leurs gros sous. Des filles à papa, Sara, pleines aux as et malheureuses comme la pierre. Qu'espérer d'un monde où l'argent ne peut pas tout ?

Stériles ? Mon œil ! Une peur bleue d'esquinter les pièces vitales de la séduction : chevelure, vagin, tétons, pelvis, etc. Un conseil d'ami, Sara, jamais d'enfant par les voies naturelles, jamais. Si l'étreinte est foutue le mystère est foutu. Question d'élasticité, ma petite. Les enfants partagés, ramassez tous les œillets, jetez-les par-dessus bord et regagnez votre cabine sans être suivie, FIREMEN ONLY, Sara. Repos jusqu'à Stockholm. Attendez-moi sans vous changer. Je viendrai récupérer la liste plus tard. Et si tout s'est bien déroulé, comptez sur moi pour vous dédommager.

Je n'avais pas fermé les yeux une seconde qu'il en profitait pour glisser sa langue entre mes lèvres.

Je me les rappellerai, mes dix-huit ans, ma vie le soir de mes dix-huit ans. Je m'en ferai un souvenir pour moi seule. Papa était radio sur le méthancier *Miranda* quand maman a perdu les eaux, impossible d'établir la liaison, la foudre avait grillé l'antenne. Je suis née comme une lettre à minuit. Le gynéco n'avait jamais vu ça. Jamais vu quoi ? La vie sortir de l'œuf, une pouliche enfanter un cheval, le taureau sur la vache, l'insecte nouveau-né sortir déployé du sac de salive engluant ses ailes, le bébé libellule inclus dans la cellophane au bord des étangs où je somnole au milieu des bêtes qui font l'amour et naissent et perpétuent les heures. En vingt minutes c'était réglé, retour à la maison. Mon père, un brave. Mon père, un salaud qui nous trompe. Un jour mon ventre se gonflera du souffle d'un enfant que je délivrerai comme toutes les femelles délivrent leurs petits sous les océans, dans les nids, les villes et villages, malgré la bataille et la fin du monde. Là, ce n'est pas un, mais vingt enfants que je vais délivrer, filles et garçons. Des merles numérotés. Paires les filles, impairs les garçons. Raïmo m'a prévenue qu'un couple avait acheté QUATRE MÂLES. Le numéro figure sur la clé des chambres des parents adoptifs, et sur des bracelets au poignet des enfants comme dans les maternités. La liste nominative uniquement en cas de malentendu.

ROPE LOCKER

Une cursive blanche, un effluve de moisi chloré propre à ces lieux publics confinés où l'on se baigne à plusieurs dans la même eau qui tue les champignons.

PHYSICAL TRAINING

Au milieu d'engins pour gonflette virile, un homme en peignoir de satin, le capuchon sur la tête, est en train de boxer un sac, il danse, il ignore les soubresauts du navire. Il tape en aveugle et ne me voit pas derrière lui. Me planterais-je devant ses poings qu'il me boxerait comme un sac au bout d'une chaîne et je me laisserais tomber à ses pieds. Ta couleur te trahit, joli docteur, j'ai l'œil. D'accord, je n'existe pas, je suis ton agent double en mission, mais un petit signe m'encouragerait...

Une embrasure carrelée bleu pâle et c'est la piscine. Aucun nageur, l'eau fumante escalade les bords et rince le teck du pourtour. Inlassablement cette eau qui va d'un roulis sur l'autre...

Je passe le vestiaire et j'arrive au gymnase, gênée comme un prof en retard. Incroyable, ma classe m'attend, les gradins sont occupés jusqu'en haut. Sous les néons, c'est un meeting assez cadavérique. À part ça, des revenants du meilleur milieu, d'une exigence morale telle que ce rendez-vous leur paraît des plus normaux. Les femmes ont un œillet rouge épingle sur la poitrine, elles me sourient. Quelle confiance dans leurs yeux, quelle attente. Je n'amène pas les enfants, non. Je ne suis pas une oie géante enceinte de tous les petits que vous souhaitez dorloter. Je ne suis qu'une hôtesse de raccroc. Fille de capitaine à mes heures.

Je me tiens face aux gradins comme je peux. Nous nous sommes déjà vus quelque part. Au Poséidon, c'est moi qui vous servais. Le *Hareng aux deux sauces*, le *Harenguet letton sur pommes fruits*, c'est moi. Les petits pains ramassés avec des pinces en métal argenté, les cachets de priméran toujours moi. C'est moi et ce n'est plus moi... Au premier rang la dame au tricot orange. Sous mon regard, elle a ce froncement de sourcils qui signifie : et cachottière avec ça ! Il y en a que je n'ai jamais vus, des couples d'âge mûr à la mine embarrassée, fuyante, comme si je pouvais les reconnaître et, plus tard, essayer d'en profiter. Latins, nordiques, ils viennent de partout. Juchée sur le dernier gradin, emmitouflée de zibeline, le teint blanc comme son manteau, une femme est seule, la cinquantaine, le poing sur la bouche.

Minuit et quart. Pas un mot, il a dit. Ni question ni réponse. Bouche cousue. Ils sont prévenus. Des sourires en attendant l'arrivée des enfants. À minuit et demi les alarmes sont désactivées, la vitesse remonte à seize nœuds, tout doit être fini.

Nous nous sourions. Nous regardons osciller les lanières de plastique au fond du gymnase, une cloison coupe-vent gardée par un malabar en blazer à logo d'or ESTLINE. C'est là que les gosses vont passer tout à l'heure. Vingt merles, il a dit. Les tubes lumineux

éclairaient deux panneaux de basket repliés et des cordes à grimper, d'autres à maintenir les bateaux au quai, d'énormes rouleaux d'aussières pâles comme des viscères. Il y a aussi des diables ficelés au mur, des chariots élévateurs et des bâches empilées comme des crêpes. Sourire et patience. Il fait un froid sinistre, j'ai mal aux tympans. *L'essence comprimée dans les réservoirs dégorge par les bouchons mal vissés... NO SMOKING... NE PAS FUMER... Câbles soumis à des pressions trop fortes, les camions cherchent à se désarrimer... s'ils chargent l'avant du ferry les hélices vont sortir de l'eau... une vague peut soulever l'étrave et défoncer la rampe hydraulique, ultime rideau de fer avant le garage...* Les poids lourds sont enchaînés paraît-il, mais les chaînes ont une puissance limitée, les bateaux une puissance limitée, les enfants une puissance limitée. Du caoutchouc, racontent les pédiatres, c'est vite dit. Pour un rien, ils s'en vont d'un mal que personne n'a décelé. Mon petit frère, quel bobo l'a détruit ? S'il n'était pas mort je l'aurais tué.

Les lumières vacillent, une ondulation fait baller les cordes à grimper sous les anneaux. Rissette aux parents. Ce n'est pas une vague, pas une collision, pas un iceberg. C'est un ferry de cent cinquante-cinq mètres de long pris dans la tempête et dans autre chose qui n'a rien à voir. Heure probable d'arrivée : 9 h 30. On ne peut qu'attendre. À Stockholm, on verra du quai s'il y a des traces de coups sur la tôle et si la peinture a souffert. On nous dira d'où provenait cette violence qui faisait tressaillir un si grand bateau. On nous parlera du danger couru. C'est si bon le danger couru quand il ne l'est plus. Quand ESTLINE est heureuse de vous offrir un petit déjeuner au Café du Port. Tu peux rentrer chez toi Sara. Tu n'es pas venue pour rien. Il faut qu'on parle, Magnus, c'est important. Il ne veut jamais discuter. Il m'aime et ça lui suffit. Comme il aime ses raquettes et sa machine à corder les raquettes. À la maison des Lacs il travaillait sa volée basse de coup droit sur le mur du hangar, tous les matins, je fais ça pour toi, Sara, pour écraser Sampras. Tu ne sais pas, Sara ? Il s' imagine qu'il suffit de me retourner la balle dans les pieds et de conclure par un lob lifté...

Minuit vingt. Est-ce que la manœuvre est en cours ? Impossible de capter les yeux du malabar. Dans cinq minutes l'*Estonia* repart à pleine vitesse. À qui s'adressent les parents s'ils n'ont pas leurs marmots ? Leurs QUATRE MÂLES ? C'est moi le bureau des pleurs ?

Minuit vingt-cinq. Plus personne ne sourit. Je tourne le dos aux gradins. Moi, si je ne m'assieds pas... Je guette le battement des hélices sous mes pieds. Et s'il accélère au milieu du transbordement ? Si les enfants tombent à l'eau ? Je les imagine empêtrés dans les mailles trop molles des filets tendus au-dessus des vagues, ils appellent, c'est toujours moi qu'on appelle.

Un courant d'air glacé me monte entre les jambes et les lanières de

la cloison s'ouvrent sur un homme en bottes, habillé d'une veste de quart bleu marine, trempé comme une soupe, un malabar lui aussi.

Il hurle des instructions à je ne sais qui par-dessus son épaule et le vent siffle sous les lanières. Je m'avance en chancelant pour jouer mon rôle humanitaire, le rôle de miss Krüg-Erika, la nympho de service.

La cloison s'écarte à nouveau, voilà les enfants, dans quel état mon dieu ! Ils dégringolent à travers le gymnase avec leurs bouées jaunes et leurs cirés verts trop grands, une pitoyable volée de mioches qui tournent sur eux-mêmes et tombent secoués de sanglots. Ils vont s'abattre sur les cordages sans voir personne, petits pères Noël de contrebande, deux ans, quatre ans, sept ans maximum, la tête enveloppée d'un capuchon si serré par-devant qu'on voit juste leurs yeux briller.

Derrière eux vient miss Krüg en ciré dégoulinant, un long sac de tennisman dans les bras.

Je sens m'abandonner la force de tenir debout.

En deux enjambées elle est sur moi, la petite maigrichonne au pied ressuscité, chaussé d'une basket de cuir noir à lacet.

Elle me toise, elle aussi désarçonnée, d'une humeur de cochon, le visage ruisselant de pluie.

– Où est ma sœur ? me crie-t-elle, les yeux dans les yeux, de grosses gouttes sur les cils.

– Votre sœur ?

Des jumelles, ouf ! Cette blondasse ne m'a jamais vue. Je rougis jusqu'à la racine des cheveux.

– ... votre sœur est à l'avant du bateau. L'équipage refusait d'obéir et...

– Menteuse ! fait-elle en me regardant comme sa pire ennemie. En plein ramonage avec Raïmo, oui !

– Elle est...

– Elle se fait ramoner par le ramoneur, avoue !

Je n'ai pas répondu qu'une main glaciale saisit mon décolleté qui se déchire.

– Et ça met les fringues de ma sœur, en plus ! Mais d'où tu sors, pétasse ! Tiens ! voilà pour ta peine.

Elle me jette le sac de tennisman sur les pieds. Je m'agenouille et tire le zip. L'odeur !... Un bébé qui n'a pas quinze jours me regarde, oh mon bébé.

– Quel est son numéro ? dit la femme en zibeline penchée sur moi.

– Son numéro ?

Je recherche la liste entre mes seins.

– Voyons mademoiselle. C'est au poignet qu'ils ont leur numéro. Regardez son poignet. Le 66.

On me tire par les cheveux.

– Mademoiselle, j'ai trouvé ma fille. T 25. Je l'emmène à l'infirmerie. Cochez-la s'il vous plaît.

Pas un mot. Des sourires.

– Mademoiselle...

Un homme au physique d'ambassadeur me prie de lui répondre poliment quand il me parle, est-ce le poignet gauche ou le droit qui porte leur matricule, répondez-moi. J'exige d'avoir mon fils, et sur-le-champ !

– Mademoiselle, cette petite a le bras cassé. On ne peut pas lire son numéro. Avez-vous des ciseaux pour découper la manche du ciré ?

– Découper la manche ?

– Mademoiselle, j'ai ici un numéro décoloré par le sel.

La tête ailleurs, je regarde un reflet zigzaguer sur le plancher du gymnase. Un long serpent rampe vers le sac pour l'encercler. Un serpent lisse et brillant comme la crème anglaise, et moins dangereux qu'un vrai serpent. Il vient par la porte des vestiaires, et les vestiaires donnent sur la piscine, et la piscine a dû tellement déborder que maintenant l'eau se promène jusqu'à nous, étalant ses méandres sous nos pieds. Il faut éloigner les enfants, ils sont assez mouillés comme ça.

– Enfin mademoiselle, ce numéro ? Le numéro 66. Vérifiez !

À genoux dans l'eau je suis cernée de parents dont les belles chaussures vernies pataugent et m'éclaboussent. Ils s'en fichent, ils sont anxieux, malades, les nerfs lâchent, ils agitent sous mon nez leurs bostols de plastique numérotés, ils m'en veulent d'être aussi godiche et peu qualifiée pour m'occuper d'enfants, mademoiselle, vous pourriez au moins respecter les enfants.

– Ho ! rugit la Krüg bis en s'interposant. Et les bras ouverts, les deux malabars repoussent les râleurs vers les gradins.

– Je t'ai assez vue, toi, me dit la jumelle. Va chercher ma sœur. Le canot ne peut plus attendre.

– Votre sœur ?

– VA LA CHERCHER !

Je me relève et je ne sais pas ce qui me prend alors de lécher mon doigt.

– L'eau, dis-je à la Krüg bis, c'est curieux. Elle est salée...

XI

Quarante minutes après minuit.

À toi, Magnus. À moi ? À toi oui. Viens danser. Tu sais très bien que je n'aime pas ça. L'elfe des courts est un plouc dans les soirées. Il m'énerve avec son col Mao boutonné jusqu'à la glotte et sa mèche bien crantée qui ne souffre pas les courants d'air. Il aide à la sono, soi-disant très cool, Sara, vas-y, c'est ton truc, t'es jeune, tu parles, on a deux semaines d'écart. Jusqu'au moment où ça l'achève, tous ces beaux garçons après moi comme si j'étais libre et comme s'il n'avait aucun droit sur une fille avec laquelle il ne dansait pas. Il se barre en douce et je lui cours après dans la nuit, tous les deux on invente un slow sans musique entre les bagnoles du terrain vague, et je me rends compte à quel point je l'aime lui, pas un autre, je suis à toi Magnus. À moi Sara ? À toi, oui, serre-moi fort, comme ça, oui, ah ! tu me fais mal... Il faut croire qu'il ne serrait pas assez fort, il faut croire...

Il n'est pas là quand je sors du gymnase, papa non plus, mon boxeur a filé. La piscine apparaît noyée sous une pellicule d'eau tremblotante où roule un ballon, joli spectacle un peu déprimant. Dans la course inondée j'éprouve la sensation d'un léger courant sur le haut du pied.

ROPE LOCKER

La porte est ouverte en grand sous les éclats rouges d'un voyant. L'eau du pont roulier franchit librement le rebord de métal, et devant moi le grand bus Eurostar semble posé sur un étang couvert de reflets noir et or.

Et alors ? C'est une procédure classique à la mer. Tous les commandants font pareil. Par mauvais temps un contrepoids liquide est réparti dans les réservoirs ménagés au fond du bateau. Ils appellent

ça, ballaster. Moins de tirant d'air, davantage de tirant d'eau, le secret d'une flottaison propice à la bonne humeur des passagers comme à la sécurité.

Je n'y croyais pas un instant mais je ne voulais pas être la première à répandre les mots imprononçables d'une frousse majeure, je n'étais que retrouvailles et coin du feu, je ronronnais Magnus, petit homme, si petit. Moi oui, pas mon cœur. Une bête se débattait dans ma poitrine et mon sang crapahutait comme un fou. Calme-toi, Sara, les enfants sont à bord, tu es en vie. Tu as même la liste des parents adoptifs et le docteur Eshu t'attend chez lui, dans sa belle auto pullman, avec ses belles mains. Tu pars en bateau, tu arrives en auto, pas mal !

J'ai commencé par enlever ces jarretelles et ce fourbi qui m'empoisonnait l'existence et je suis allée chercher le camping-car à l'avant. Tintamarre, grondement, convulsions. Tantôt le courant m'entraînait tantôt je devais lutter contre lui. Passé les derniers camions, je reconnus la silhouette isolée du camping-car et ce fut la dernière fois. Des projecteurs illuminèrent la cale, balayant la zone où j'arrivais. L'un après l'autre, et pas plus réels qu'une image à trois dimensions, les camions apparurent tels qu'ils se tenaient accroupis depuis le départ de Tallin, carrosseries pimpantes, éclat figé des pare-brise et des phares, sourire embrasé des calandres, et ces mastodontes en rang dodelinaient et grinçaient comme des spectres surpris à mâchonner du fer dans les catacombes. Des crapauds géants, Sara, ils grouillent, ils grincent. Le rayon lumineux éclaira les roues enfoncées dans l'eau, décrivit un large cercle, et j'eus la vision fugitive d'une mare aux canards étalée de bout en bout sur le pont.

... Ni crapauds ni canards, mais bel et bien un troupeau d'humains habillés de fichus, la smala des romanos désertant une remorque bâchée devenue folle, ils se repliaient vers le fond du garage, les femmes tenant leur jupe levée, deux garçons portant une vieille à la chaise d'or, les hommes avec les paquets.

L'obscurité m'entoura.

Les projecteurs convergeaient sur la pointe avant du bateau. Il y avait du monde aussi, là-bas, des cris fusaient, un chant d'effroi surhumain courait sous les tôles. En d'autres temps je ne serais pas allée voir. Je hais les incendies, les noyés, les accidentés. J'aurais inventé n'importe quoi, matelots, bédouins à la veillée, cérémonie secrète ou rois mages, tout plutôt qu'admettre l'imminence d'un drame où l'on appelle au secours, où je risquais d'appeler en vain.

Mais n'étais-je pas une autre, dorénavant, de tout mon être ? La petite Sara, la grande, la vieille, aïeule un jour au gré des flocons, des

saisons. Une douleur exquise irradiait en moi, le sel me brûlait. Je faisais mienne la ville endormie sur ma tête et la nuit, ses aubaines et ses aléas, sa marmaille de hasard. Hoquetant, je me suis traînée vers les guignols qui s'époumonaient au loin, mue par la volonté de savoir quel affreux tour se jouait sous les ponts du ferry-boat.

C'était des marins en combinaison bleue, sauf Raïmo toujours en blanc, une dizaine réunis dans cet angle où le bateau se rétrécit avant la rampe étanche et l'étrave. Sous les feux croisés des projecteurs, ils piétinaient la froide ébullition d'un ressac né d'une eau que tangage et roulis accumulaient et refoulaient, ils semblaient se défier à qui garderait l'équilibre. Chaque fois qu'une vague heurtait l'étrave ils tombaient en arrière et l'eau repartait vers les poids lourds, puis elle revenait quand on ne l'attendait plus, gonflait un remous entre les parois rapprochées et bousculait ceux qui n'avaient pas attrapé les mains courantes. Ils s'injuriaient. Dès qu'ils avaient un répit, ils faisaient face à la rampe hydraulique et la regardaient éblouis comme si la vérité, sueur millénaire des savants et des sages, ne tenait plus qu'à ce dernier coup d'œil.

Le mot VÉRIN volait de bouche en bouche.

— LES VÉRINS.

Si j'en avais entendu parler des vérins, au cours du procès ! La force hydraulique de l'étrave. Inviolable en théorie. Le tendon d'Achille du ferry. Une saloperie criminelle. Mon père n'en démordait pas.

La rampe était en position verticale de croisière, tenue par deux pistons latéraux dégoulinants. L'eau jaillissait à petits coups puissants en haut du panneau, inondant les marins qui semblaient ne rien sentir, trop occupés à surveiller les pistons plies comme des arcs. Devant la rampe il y avait l'étrave, et plus loin c'était la Baltique. Et plus loin Stockholm après bien des îles.

Je suis allée trouver Raïmo. Le bel officier supérieur frissonnait, sa chemise en loques, une épaulette dorée lui pendait sur le bras. Il tenait sa main gauche comme un œuf brisé. Il a mis plusieurs secondes à me reconnaître, il m'a plaquée contre le mur et le remous nous est monté jusqu'à la taille, les embruns ont aspergé le cercle rouge du panneau défense de fumer. On s'accrochait à la main courante.

J'ai crié :

— Les merles sont là.

Je claquais des dents. Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. D'ailleurs il n'écoutait pas.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il a mis son visage près du mien, il avait les cheveux rabattus sur le front, les oreilles décollées, une barbiche de morve et d'eau sous le menton. Il me scrutait comme s'il espérait trouver une planche de salut dans mes yeux. J'ai vu descendre et monter sa pomme d'Adam luisante, hérissée de poils.

Il a hurlé :

– On a remis de l'huile.

– De l'huile ?

– Plein d'huile.

Il avait l'air d'un idiot désireux de convaincre un autre idiot.

– Les vérins. L'HYDRAULIQUE.

Il acquiesçait après chaque mot. Dilaté par les pleurs, son œil avait l'intensité d'une loupe qui va mettre le feu à toute une forêt.

– On les a bourrés d'huile et ça ne change rien. Elle...

– Qui ça ?

– Elle enfonce les cornières.

Ce n'était pas moi qu'il regardait mais le paradis, une étrave serrée comme un étau, une rampe hydraulique aux joints neufs, un pont roulier où DÉFENSE DE FUMER n'était pas une blague du dernier mauvais goût.

– ENCULÉ ! a fait une voix de stentor.

Un homme à cheveux gris se tenait de l'autre côté du passage, cramponné bras en croix à la main courante. Il n'avait d'yeux que pour Raïmo. Chaque fois qu'un tonnerre d'enclume ébranlait la rampe il hurlait sa rage et d'autres l'imitaient.

Un jeune marin s'est approché de nous, hors d'haleine.

– Le vérin gauche est nase, chef. On fait quoi ?

Raïmo n'a pas répondu. Une vague a frappé l'étrave et le jeune marin s'est agrippé à moi. J'ai vu le haut de la porte étanche reculer de plusieurs centimètres et l'eau se ruer, napper les parois et former une voûte où se contorsionnait un lambeau de caoutchouc noir décollé, *les joints sont foutus, madame, excusez-moi...* Et cet arrosage à flots n'en finissait pas de retomber sur nous.

Le jeune marin criait pour se rassurer : ça va, ça va. Il serrait mon bras comme une matraque et me parlait en plein visage :

– L'étrave ? Vous entendez ? C'est elle qui bat. Elle va s'arracher si ça continue. C'est ELLE. Vous entendez ?

Il devenait mauvais, je me suis dépêchée de faire oui, il en pleurait.

– C'est pas l'étrave, a dit Raïmo.

– C'est quoi si c'est pas l'étrave ? C'est QUOI ?

– Une ancre désamarrée. Monte voir dans la fosse à chaînes et préviens la passerelle.

Le type à cheveux gris s'est traîné jusqu'à nous. Il a saisi Raïmo par les revers il le secouait pour le jeter à l'eau.

– C'est l'étrave, enculé ! Soixante tonnes ! Elle va s'arracher d'une seconde à l'autre. À cause de toi. Je vous avais prévenus.

– La porte étanche, elle tient.

Raïmo chevrotait. Il était blême, incapable d'articuler un mot.

– Étanche ! Tu la trouves étanche !

– On est en train d'activer les pompes.

Sans lâcher Raïmo, le type s'est tourné vers le garage où le reflet brisé des camions ondulait sur la nappe d'eau.

– Tas vu, salopard ? Non mais t'as vu ? Tu veux une paille ?

– On assèche les fonds. Et si ça ne va pas on navigue en fuite, on l'a déjà fait.

L'homme a giflé Raïmo.

– Lève la tête, enculé ! Mille deux cents pèlerins... Bande de tueurs ! FAITES ÉVACUER le navire.

Sa voix sanglote sur les derniers mots, il se met à tousser.

... Un choc aux amples vibrations, un coup de gong frappé sous la mer. On tombe à la renverse et l'eau recouvre mon visage. Durant quelques instants je me débats sans rien voir. Il fait nuit quand je me relève, il y a des voix et des cris, une lampe torche s'allume. Au bout du rayon la rampe hydraulique, ni plus ni moins enfoncée qu'avant.

– Si ça pète on est les premiers servis.

– VOS GUEULES ! Restez-là ! Sara, monte à la passerelle. Va voir ce qu'ils foutent.

– ENCULÉ ! FAUT ÉVACUER...

Où sont les camions, les bus ? les voitures ? Où est le camping-car du docteur Eshu ? Ils ont dû les enchaîner ailleurs pour ne pas alourdir l'avant. Excellents marins, ces Estoniens. On est injuste avec eux. Ils sont entraînés aux situations extrêmes et quand on a besoin d'eux ils sont là. Ils en ont vu de toutes les couleurs sur les bateaux soviétiques. À force de manœuvrer des rafiots, ils ne sont jamais pris

EXIT PASSENGERS

Dévalant l'escalier, l'air effaré, deux hommes à galons d'or arrivent sur le pont roulier comme j'en sors. Trempette, les gars. Sans un mot, ils partent vers la rampe à grandes enjambées.

J'ai monté l'escalier. Les deux premières marches baignaient dans l'eau. Ensuite on était chez soi, bien au sec. Au pont 4, on foulait un sol doux comme un chausson. Ça roupille, dis donc, les vagues ne les gênent pas. Coursive éclairée, balancée, portes fermées, ronronnement des machines. Est-ce que le bébé merle a trouvé son nid ? Est-ce qu'il me ferait une petite place à côté de lui ? Est-ce que tous ces enfants ne seraient pas mieux installés dans le camping-car du docteur Eshu ? Ou sur le pont supérieur, au fond d'une chaloupe bien close ? Et moi ?... Il m'a pourtant juré qu'il me protégeait. Du nerf, ma vieille. C'est pas rien le serment d'un médium. Attends voir un peu, maman. C'est toi qui l'a mis sur ma route.

J'ai cherché les toilettes et je me suis plantée devant le miroir d'un lavabo. Salut Sara, tu me reconnais ? T'as changé dis donc. Cette tête de chien sidéré, c'est la tienne. Cette respiration déchirée, la tienne. T'as vu, Sara ? On peut faire n'importe quoi par instinct. On fait un trou dans la mémoire, et hop ! on n'a plus de mots pour s'affoler, aucun flux négatif. C'est top comme dit Sue. J'ai rincé mon visage à l'eau douce et j'ai bu. Je me suis obligée à déglutir la boule de sanglots qui m'obstruait la gorge, à parler avec une confiance en moi dont je me croyais incapable pour un tas de raisons inhérentes à mon orgueil de petite fille chouchoutée, prise au piège d'un amour hypocrite entre ses parents. Il la trompait, elle le trompait, et toi tu le savais très bien, alors ne commence pas tes simagrées, et si tu en as gros sur le cœur, avoue-le ! Les marins, Sara, tu te rappelles quand ils se sont relevés après cette incroyable avalanche de fer à l'arrière du bateau ? Ce qu'ils disaient dis-le, Sara. Dis les mots et va prévenir. Regarde-toi dans la glace et dis-les, je t'en supplie.

Je me regarde en serrant la cuvette, et les yeux dans les yeux j'avoue, du bout des lèvres oui, la cargaison s'est désarrimée, oui, le bateau se remplit d'eau, mais oui...

La peur traverse mon sang, j'étreins la cuvette et je hurle vers ce miroir.

– On n'a plus d'étrave... IL COULE.

XII

Cinquante-huit minutes après minuit.

Ces deux mots à la bouche je ressors des toilettes et j'enfile une cursive où palpite un néon qui m'invite à découvrir le mégastore du ferry, cent mètres derrière moi. IL EST ENCORE TEMPS DE FAIRE VOS ACHATS HORS TAXES, DÉPÊCHONS-NOUS.

Cent mètres derrière moi les caddies emboîtés, le râteau du péage à la sortie, les appareils à détecter les faux billets, les escrocs, les puces trafiquées, cinq mille mètres carrés d'échanges commerciaux sur quatre niveaux, trente-six cartes de crédit acceptées, points de fidélisation ESTLINE, un aller et retour Stockholm-Tallin au bout de cinquante points, garderie gratuite à l'entrée. Cent mètres derrière moi l'enfer du fric squatté par une intruse plus puissante que les videurs à logo : la Baltique... La Baltique au rayon des vins et spiritueux, des sweat-shirts et casquettes ESTLINE, des préservatifs, chewing-gums et délicatessen, des caméras et magnétoscopes envahis dans leurs moules thermoformés. La Baltique aux eaux douces, la douce Baltique au-dehors, au-dedans, en visite... Elle touche, elle caresse – enlace – elle abolit tout contact avec les terminaux bancaires du monde entier, elle emprunte l'escalier d'honneur à tapis rouge, l'ascenseur panoramique en forme d'œuf, elle enjambe le velours des balcons, elle répand dans les étages une pagaille de fruits et légumes, massacrant de par les rayons les robes équipées d'un antivol magnétique et les fourrures enchaînées. Elle arrive aux luminaires imitant une efflorescence de girandoles à travers la voûte et fait éclater les ampoules avec de sèches explosions. Tiens, la musique s'est arrêtée, le synthétiseur du local technique craint l'humidité. Hissé vers les stucs parmi les mangues et bananes, surnage un chien-loup famélique relevé de ses fonctions par une force majeure qu'il va bientôt saluer d'une lamentation brève, moins le cri d'une bête qu'un gémissement d'enfant mort de peur. Ne s'arrêtant pas à la mousse antibruit des faux plafonds, l'intruse continue sa montée par les gaines de ventilation qui

recrachent le gaz carbonique et les acariens dans les bourrasques du pont promenade, sous les chaloupes malmenées au cœur du vent.

... En un mirage liminal, cependant que j'arrive à l'escalier du pont 5, je vois filer entre mes cils cet aperçu du mégastore dévasté comme il va l'être bientôt si...

– T'es assez mouillée, méduse, rajoute pas. Pourquoi tu pleures ? T'as trop bu ? Pourquoi tu bois pas des jus de fruits, des boissons colorées ? Tu verrais ton rêve en couleurs...

Il est plus petit que moi, les cheveux peints en jaune canari. Il sourit et se trémousse en parlant, les pieds scellés dans de grosses chaussures bleu pétrole à bouts relevés. De temps en temps il m'attrape la main et la presse rapidement, comme on vérifie l'épaisseur d'une liasse ou le volume d'une érection.

De tous les garçons et filles en vrac dans le hall autour du night-club, c'est lui le moins déchiré. Mais j'ai beau le supplier : réveille tes deux copines, allez au pont supérieur, sauvez-vous, il continue de sourire béatement et de m'expliquer qu'il est coiffeur à Berlin, une ville super où t'as les deux : le réseau rave et du boulot pour les jeunes spécialisés dans les trucs sympas, le maquillage et les coupes colorisées.

Je finis par croire que ma bouche est muette et je m'assoupis dans cette voix métallique de petit malin noctambule, coiffeur le jour, raveur la nuit, de fête en fête à travers le monde avec ses deux copines bourrées d'ecstasy.

Elles gisent devant les ascenseurs, lèvres noires, sourcils vieil argent, fatras de cheveux jaunes et verts mêlés, la tête de l'une sur l'estomac de l'autre, aux pieds des chaussures de toile blanche à talons-tabourets.

– Fais ce que je te dis. Emmène-les au pont supérieur.

En réponse, il me tire de force à l'intérieur du night-club où puise un concert techno bien glauque dans une obscurité fouillée par les spots, irrespirable de bière et de shit, une fête survoltée par les rouslis et les chocs, par les rires hurlés d'une foule où l'on s'amuse à tomber les uns sur les autres en jouant la panique. J'étouffe, il ne veut plus me lâcher. À chaque embardée je vois la rampe hydraulique s'abaisser et la Baltique déferler sur les camions.

– Qu'est-ce que t'as ?

Dans le noir son rire de citrouille un soir d'Halloween.

– Il coule.

– Toi aussi tu coules.

– Tu me fais mal.

Je me rends compte alors qu'il a bien trois doigts enfoncés dans mon vagin.

L'instant suivant, le tangage le détache de moi, l'embarquant dans une gigue de pingouin qui l'emmène au fond du club et le jette sur l'ombre houleuse d'un tas humain.

Je joue des coudes, un bras m'enlace, une langue cherche la mienne et je mords, je sors du night-club après un dernier message de détresse lancé dans le noir au milieu des beuglantes : IL COULE.

Impraticable, l'escalier du pont 6, changé en foutoir par ceux qui n'ont pas eu la force de regagner leur cabine, affalés sur les marches pour cuver ou s'aimer. Un buveur de bière me regarde arriver comme une aubaine et je tourne les talons en me rappelant le FIREMEN ACCESS au bout de la coursive qui dessert les cabines.

Résonne alors, assourdi par les décibels forcenés des amplis, le souffle expirant d'une ovation comme elle retombe au stade une fois les poitrines vidées de tout oxygène. Qu'est-ce que c'était, Sara ? La télé ? Qui a marqué un but ? Göteborg ? Barcelone ? Ça venait d'en bas. Un match se joue-t-il à fond de cale ? Je me penche un instant sur la cage d'escalier des ponts inférieurs. Les bruits sont redevenus ceux doux et craquants des vieilles baraques menacées par des loups qui n'existent pas.

La coursive FIRST CLASS est revêtue d'acajou, moquettée d'une laine olive, ornée de lithos forestières. Une porte s'ouvre et je vois deux pieds nus aux ongles rouge vif, un corps enveloppé d'orange, un visage défait en proie à la haine.

– C'est bientôt fini, ce chahut ? Ça fait dix fois que vous réveillez la petite.

Elle a toujours son œillet dans les cheveux.

– Le bateau coule, madame, fais-je dans un souffle. Mettez des chaussures et suivez-moi.

Elle me regarde avec une méchanceté accrue.

– Quoi ?

– Je vous en prie, madame, on n'a pas le temps. Venez avec moi.

– Petite conne !

Derrière elle l'ours lumineux se met à tourner dans l'ombre et l'on entend s'égrener la valse de Brahms.

– Allez dessoûler ailleurs, mademoiselle Johanson. Vous aurez de

mes nouvelles en arrivant.

Elle me claque la porte au nez, je frappe à côté, la porte s'entrebâille une seconde, laisse filtrer le bredouillis d'une voix pâteuse et se referme avant que j'aie pu dire un mot.

Les trois portes suivantes ne s'ouvrent pas, je frappe à coups de poing, je pleure de rage, le front sur l'acajou tiède. ON COULE ! À la cabine B 640 un homme jeune, un chapelet dans les doigts, me prend au sérieux. Il est tout habillé, son gilet de sauvetage autour du cou. Il n'a jamais eu confiance dans les bateaux. La voyante l'avait bien prévenu la veille. Méfiez-vous des eaux noires. Et lui qui revient en Suède pour faire une bonne surprise à sa femme et à ses enfants.

– D'après les instructions affichées derrière la porte, ma chaloupe est la numéro 2 pont 8.

– Rien n'est perdu, monsieur. Le ferry prend l'eau mais ce n'est pas une coquille de noix.

– C'est bien ça qui m'inquiète.

La passerelle. La rampe hydraulique. Les vérins. Docteur Eshu, mais où donc êtes-vous ?

Au bout du couloir un regard me fixe à travers la porte en verre et j'atteins le hall du Poséidon. Les deux petits vieux sont toujours adossés au mur entre les ascenseurs, lui roupillant bouche bée dans les bras de la vieille, elle folle d'insomnie.

– Mademoiselle, nous avons terriblement peur. Ce bateau nous perdra.

Elle a de gros bas marron, la jambe gauche bandée tout du long. Elle respire au rythme d'un chien après l'effort, le visage rayé de reflets. Vous n'aurez plus peur si vous dormez, madame. Elle attrape sa bouteille d'eau et je la vois avaler une pilule avec une expression lugubre. Puis une deuxième pilule. Et moi qui ne voulais pas dormir, surtout pas ce soir, loin de tout. Je l'avais juré à mon mari.

Elle ferme les yeux.

Le bateau bouge moins au pont 7. La force des pompes a vaincu l'inondation. Ça se fête, je suis d'accord. Des rires et des voix. Oubliés le pont roulier, la rampe hydraulique, restés en bas dans la vallée. Ce rag est Maple Leaf, la musique préférée de papa. Voici la photo d'Henry Goy sous une étoile de vomi et voici l'Admirais. Lumière bleutée, tables disposées autour d'une scène en rond décorée de filaments argentés pendus au plafond. Ma copine Ove est au micro, lascivement appuyée contre un piano-bar laqué blanc. Elle charme un public de serveurs décravatés et de Panthera's en goguette avec les

supporters de Göteborg, lesquels reprennent en chœur le refrain. L'un d'eux se démène au clavier, le cigare à la bouche, coiffé d'une drôle de casquette jaune surmontée d'une hélice éolienne.

Ove, dès qu'elle m'aperçoit, se met à chanter VOILÀ SARA sur l'air de *Zag Warum*, et vient dans la salle à ma rencontre, mi-figue mi-raisin.

– Sympa, la copine ! Je t'avais dit de prévenir Raimo, pas de te l'envoyer. Non mais tu t'es vue ? C'est pas vrai, il t'a baisée tout habillée sous la douche ?

– Ove, le bateau coule, préviens-les.

Elle sourit, et tournée vers le pianiste elle continue son récital, lui demandant d'une voix énamourée pourquoi l'*Estonia* coule et pourquoi Sara...

Je ne l'écoute plus. Par-dessus son épaule, je vois un distributeur de boissons rouge vif émerger des coulisses, rompre son fil électrique et se dandiner sur la piste cirée pour venir heurter le piano blanc. Ce dernier s'anime alors, enlevant l'appui du clavier sous les mains du pianiste à peine étonné, lui-même happé l'instant d'après par l'inclinaison soudaine et projeté dans la salle au milieu du public avec le distributeur et le piano qui s'ouvre d'un coup sur un flot d'entrailles dorées. Les cordes cassent en miaulant.

Verres et bouteilles dégringolent, la vaisselle brisée n'en finit pas. Deux hommes à quatre pattes ont l'air de jouer un sketch. Une fille se tient la jambe avec une grimace. Ove et moi sommes tombées sur les fauteuils de cloison. T'as mal ? Puis c'est le hurlement sans fin du pianiste écrasé sous la table d'harmonie du piano.

J'ai toujours voulu porter mes parents, être la mère de ma mère et le père de mon père. Je les ai soutenus, consolés, rabibochés. Je leur donnais la force qu'ils me donnaient. J'étais là quand ils arrivaient du travail : papa les horizons lointains, les bateaux consignés, en réparation, saisis par les créanciers ; maman les boulots free-lance qui faisaient d'elle une femme aussi joyeuse qu'avant son mariage. Et chaque fois elle déchantait, les employeurs d'enfer s'avéraient les derniers des connards et la payaient au lance-pierre. Moi je devais aller réclamer son fric et je tombais bel et bien sur des marlous qui voulaient m'inviter à dîner pour dissiper tout malentendu. C'était grâce à moi si papa revenait, si maman l'attendait, s'ils disaient s'aimer comme au premier jour. Hier soir, quand cet avion turbulent de l'Aeroflot s'est posé à Tallin, j'espérais sauver la famille, en avoir le cœur net, me sentir enfin libre d'aller au pieu avec Mag sans que l'ombre de Pete Sampras ou celle d'un ferry-boat ne se balade entre

nous.

Les mains sous le piano je n'y crois plus, j'ai peur. Les scieries du Värmland sont riches en histoires d'enfants risque-tout morts les doigts sectionnés. Encore une fois, dis-je aux footballeurs, mais ils n'entendent pas, trop bourrés. Ils font n'importe quoi, ils se couchent au lieu de soulever, et le piano glisse à travers la salle, entraînant sous sa masse un corps humain dont les cris se font râle.

Leurs efforts n'aboutissant pas, le bateau restant penché, les footballeurs gagnent la sortie du pub. Revenez, il va mourir... La salle est vide. Je suis seule avec le piano taché de rouge, posé sur un cadavre dont je vois seulement les jambes. Aucun doute : ce ferry dont les moteurs semblent tourner rond n'arrivera plus jamais à Stockholm, et le mieux tapi des rats va bientôt vouloir sauver sa peau.

Je sors à mon tour, une main saisit la mienne. La fillette aux nattes enrubannées d'or, toujours en larmes et toujours implorant je ne sais quoi. Tu es blessée, chaton ? Où tu as mal, où ? Goutte à goutte le sang tombe de mon front sur le sien. Je la serre contre moi, n'aie pas peur...

Désert il y a quelques instants, le hall se remplit, une affluence venant du salon des passagers assis. C'est l'ambiance exaltée d'une alerte à la bombe qui chasse un moment les clients hors du cinéma. Les gens ne crient pas. Ils sont enveloppés d'un brouhaha caverneux. Ils dorment à moitié, ils ont dû tomber des fauteuils. Des hommes en smoking plaisantent, le verre à la main. L'un d'eux propose de monter voir à la passerelle. Un footballeur desoûlé leur demande poliment : c'est normal cette inclinaison ? C'est normal, une erreur de ballast. Ils ont tous trois une jambe tendue, l'autre pliée, ils se gênent avec leurs ailes déployées, les anges ont besoin d'espace, et moi aussi quand mes poumons ne trouvent plus d'air où planer.

Adossées à l'entrée du pub, la gosse et moi, nous voyons tous ces abrutis faire l'avion pour garder l'équilibre. Une jeune femme arrive des ponts inférieurs, elle ne sait plus marcher. Un joli sac de cuir noir pend à son bras, son visage est invisible derrière ses mains, le sang ruisselle entre les doigts. Ça ne va pas madame ? Elle tourne de l'œil et personne ne l'aide à se relever. Ça ne me fait ni chaud ni froid. D'autres passagers montent par l'escalier, hébétés, le gilet de sauvetage enfilé. Il en vient de plus en plus, ils pleurent et disent qu'on n'imagine pas, en bas, on n'imagine pas... AVANCEZ. Pliée en deux, une entraîneuse à short noir et talons violets leur montre sa bouche fardée pour signifier qu'elle est étrangère, elle s'énerve, elle protège un barman occupé à téléphoner, ça ne répond pas, il a des phalanges de squelette, une autre fille en tenue légère retient sur ses

lèvres un cri qui sèmerait la panique, et soudain...

Résonnant de toutes parts une note basse, urgente, envahit les haut-parleurs, un signal inhumain d'attaque aérienne. L'instant d'après, c'est la débandade, les cris, les coups, la ruée vers l'escalier des ponts supérieurs obstrué par une vague humaine où des individus bien habillés et d'autres à moitié nus se piétinent les uns les autres. Un homme tient son fils à bout de bras au-dessus des têtes et se démène au cri de LAISSEZ-MOI PASSER. Mais tout le monde veut passer. On nous crèverait les yeux plutôt que de nous accepter dans la meute la gosse et moi.

– Viens, petite.

Et ce sont des mots que je n'oublierai plus.

Les mains d'une femme soûle s'accrochent à mes vêtements, nous roulons enlacées l'entraîneuse et nous deux, je perds pied dans un miroitement, me voilà consciente sous une masse de corps geignants, la tête écrasée, un œil fermé, par les pieds j'extrais la gosse du monceau.

– Viens.

Je n'oublierai plus, j'oublierai tout.

Fuyant cette gabegie, nous prenons la cursive à travers le dortoir. Ils sont bientôt nombreux derrière nous, des femmes en chemise de nuit, des enfants sortis du lit par le sauve-qui-peut, un gilet de sauvetage sur le pyjama, carabi. Les portes s'ouvrent et je dis : venez, et j'entraîne après moi cette queue leu leu, je l'entraîne et je la fuis, caraba. Venez, laissez-moi, venez. Sous nos pas la cursive inclinée s'incline encore, et j'avance en m'appuyant sur les cloisons et les portes fermées des cabines où des passagers abrutis de calmants se réveilleront au chant muet des poissons.

Devant mes yeux le hall désert du cinéma, le sourire de Clark Gable au milieu des flammes, on y est presque, on se tiendra la main dans l'escalier, on se...

Je me retourne et je croise le regard de la petite. Elle se pend à mon bras de tout son poids, bouche bée, les yeux désespérément grands. C'est vide entre ses pieds, la cursive n'est plus qu'un puits vertigineux, un trou sans fond. Ma vue se brouille.

– Viens.

Lâche-moi, je glisse.

Lâche-moi, tu m'arraches le bras, mon tailleur se déchire, elle hurle, je l'empoigne par l'arrière-train, nous rampons jusqu'à l'escalier trempé, dévalé par ces grosses nouilles aplaties qui ne font aucun

effort et vont s'entasser contre les cloisons. Je repère un duffle-coat bordeaux sur un grand type aux yeux ouverts, il ne bouge pas, la petite m'aide à le déshabiller, il s'est fait une fortune au jeu, cet enfoiré ! Ça lui tombe des poches, des piastres multicolores de casino, je trouve ailleurs pour la gosse un blouson de cuir, viens... Peinant sur le miroir mural changé par la dégoulinade en savonnette, l'escalier contre la joue, nous grimpons au patio du Baltic-bar, et pas plus tôt rétablies là-haut qu'une machine à sous fait exploser un mur de verre en s'échappant du money club.

De fauteuil en fauteuil à travers un salon qui se remplit d'eau, par-dessus les valises et les gisants coincés dans les travées, sous la folie des haut-parleurs, nous cherchons la sortie, la porte est là, tu la vois, il faut gravir ce fatras, dans une minute on ne passera plus...

– C'est bon. Par là, maintenant.

– Par où ?

Il n'y a plus de lumière.

– Ne crie pas.

Deux taupes emmurées, deux oubliées, sourdes aux gargouillis du naufrage, aux gémissements des blessés. Deux taupes guidées par les VOUS ÊTES ICI vert amande et les pictogrammes de survie, les canots, les flèches. Deux taupes acharnées à trouver le pont supérieur dans un labyrinthe où plus rien n'est supérieur à rien. J'y vais butant sur les corps, écrasant des mains et des bouches, soulevée par les rapides – aveugle – je suis fatiguée de me raccrocher à la vie, trop de bruit.

PASSERELLE DE NAVIGATION

Cette promesse à mes pieds. Nous sommes en haut du navire mais ce haut n'a plus aucune valeur, il gît en contrebas, aspiré vers l'abîme, les chaloupes sont derrière nous, vite...

... Et soudain la palpitation d'un éclair mou, l'intérieur de la timonerie, les cuivres, la ligne incurvée des baies vitrées, la console de pilotage où les voyants d'alarme rosissent jusqu'au blanc. La timonerie, les timoniers, les maîtres après Dieu. Silhouettes éphémères, je les vois tous à la lueur des fumigènes qui n'arrêtent pas d'éclater au-dehors et de jeter sur les hublots ce rouge-sang des catastrophes. Le temps d'un éclair, l'ombre du commandant sur le fauteuil de navigation, le chef tourné vers la nuit comme jamais, cerné d'officiers pareils à des flambeaux d'argent.

– Barre à droite.

- *Négatif. Il se couche en virant.*
- *Ballastez à gauche.*
- *Négatif commandant. L'entrée du réservoir est en l'air.*
- *Avant tribord, arrière bâbord.*

Bribes arrachées sur des bouches sans lèvres, un soir de fin du monde. Bribes dont je ne reconstituerais jamais le puzzle exact. Ces gens n'existaient plus, oh non, mais ils m'attiraient, j'étais un des leurs, ombres sculptées par l'agonie des fusées rouges à travers les hublots et par la mélodie du cyclone en train d'emporter l'histoire, spectres patients d'un bateau perdu.

De quel souvenir fais-je remonter à moi ces mots dits ou jamais dits, ces voix dont résonne la mémoire au simple nom de naufrage ou d'épave, et que le vent seul refuse d'oublier ?

– *Salle des machines inondée, commandant. Moteurs 3 et 4 arrêtés. Ponts 5 et 6 sous l'eau. Sans possibilité d'assistance.*

- *Bâbord arrière toute.*
- *Perte de puissance. Moteurs arrêtés. Générateur de secours noyé.*
- *Il se couche.*
- *Aux postes de manœuvres. Évacuation du navire au complet.*

Tout s'éteint. Les crapauds sont aveugles, papa. Les crapauds sont aveugles et c'est toi qui leur crèves les yeux.

XIII

Une heure trente après minuit.

Moi aussi j'aurais dû me méfier des eaux troubles et consulter une voyante avant de quitter Stockholm. J'aurais dû me pencher sur le cristal prophétique où depuis des millénaires, et jusqu'à la fin, la scène ultime entre le capitaine et l'opérateur d'un bateau brisé se joue la nuit du 28 septembre 1994, à une heure trente, heure d'habitable, heure à laquelle un jumbo du nom d'*Estonia* cessa d'imprimer sa trace navigante sur les écrans de la station maritime de Turku, en Finlande.

À Stockholm ils dansaient en m'attendant, Magnus boudait, ils se téléphonaient, tu as des nouvelles ? Cette fille n'en fera jamais qu'à sa tête... Les rafales balayaient la timonerie sans lumière et l'eau glacée nous rinçait les pieds, le dos noir des officiers un à un se retirant pour sauver le peu qu'il restait à sauver sur ce bateau réduit à la nage, à la brasse coulée.

Le commandant fit pivoter son fauteuil. On dirait mon père. Comme il a l'air déçu.

- *Vous n'émettez plus rien, radio. Sauvez-vous.*
- *Le Mariella fait route sur nous. Les hélicos sont prévenus...*
- *Sauvez-vous, radio.*
- *Et vous commandant ?*

La porte du pont promenade est au-dessus de nous, bloquée, je l'ouvre à coups de pied, couchée sur le dos.

– Viens.

Nous allons buter contre la lisse, estomaquées. Je n'imaginai pas ça, pas ça : vue d'en haut l'agonie du grand bateau renversé, livide et lunaire avec tous ses hublots éteints, ses tourelles penchées, ses corniches et balcons, son glorieux nom tout noir, *ESTONIA*, il s'enfonce

en piquant du nez...

– Vite.

... Et tendu sous la cheminée qui s'incline en douceur, un chapelet noir de saucisses balancées, les canots.

– On y va.

Je n'imaginai pas ça, non, la violence du vent, le froid, les ombres emportées par grappes, les roulades à la mer, les soubresauts d'une eau salée qui tombe du ciel à coups de fouet. Je n'imaginai pas les cris des femmes, les femmes et leurs cris.

– Tiens-moi par la taille, viens.

Un fumigène emporté, un rougeoiement d'incendie sur le pont, des milliers de points orangé et noir sur les cabines et le toit du solarium, sur les lettres géantes et sur la cheminée presque à l'horizontale, ils sont réfugiés le plus haut possible, ils voudraient s'envoler, tous ces crapauds...

... Et jamais je n'en parlerai. Ceux qui pleurnichent et ceux qui prient, jamais, j'oublie. Ceux qui partent à la nage où vont-ils, ceux qui restent perchés le long des rambardes, attendant de respirer à pleins poumons la mer et toute la nuit, un tel silence, un tel bruit, j'oublie, ceux qui surgissaient pour s'accrocher à moi, tous les assassins détrempés, j'oublie, je les tue dans ma tête, ce navire inclus dans les profondeurs comme l'insecte nouveau-né dans la cellophane où ses ailes remuent.

– NON.

Le vent nous projette sur les geignards planqués dans les renforcements, n'y va pas c'est des vieux, c'est foutu, rempli d'eau jusqu'aux yeux, repêché demain matin par les sauveteurs, mis dans les sacs à fermeture éclair et cerné de bougies en attendant les proches au fond d'un hangar.

– ATTENTION.

Un énorme radeau claque au-dessus du vide, à moitié gonflé, pris sous une potence de chaloupe...

Passé en dessous, on y est, c'est bon, monte l'échelle.

Un autre fumigène, un autre incendie. Devant nous ils s'activent autour d'une chaloupe à moitié débâchée, des énergomènes en gilet de sauvetage, les jambes nues. Ils se dévissent le cou, les yeux au ciel, ces cons-là. Y a pas d'hélicoptère, y a pas d'avion, la fusée va s'abattre au milieu des lames, ils se frappent, ils tuent. Je tords les cheveux d'une salope en haut de l'échelle, la gosse a dû la mordre, elle tombe de son perchoir, des cris de porc.

– VITE, ils se barrent.

La chaloupe descend. Dès qu'elle est à notre hauteur on saute, me lâche pas. Elle descend trop vite, les salauds ! Regarde-les, tous ces œufs dans la boîte, elle se retourne bien fait ! la chance qu'on a...

– Viens.

– SARA !

Ove avec des footballeurs dans un radeau qui pourrait embarquer vingt personnes, ils ont des torches, ils éclairent la muraille du ferry, en bas c'est blanc, ça bouillonne un max, MONTE SARA, Ove enlace la petite et moi je la prends par les jambes, ho hisse, le couteau d'un footballeur tranchant l'amarre sous mon nez, POUSSE-NOUS, je pousse, il me lâche les poignets, le caoutchouc glacial du radeau qui s'en va, SARA, la gosse retombe à côté de moi, caraba.

– Viens.

Un grand canot pneumatique à toit pyramidal, une hutte éclairée de l'intérieur par des lampes de poche, une maison. La gosse, prenez au moins la gosse avec vous. Je crie mais ils n'ont pas l'air d'entendre. Ils ne font pas un geste vers nous. Ils fixent n'importe où des yeux distraits. La tête passée dans l'ouverture de toile, il me semble avoir déjà vu ces gens affalés contre les boudins. Oui, oui, les parents adoptifs et leurs enfants du bonheur. Qu'est-ce qu'il a besoin de pleurer, ce gros ? Je supplie : la gosse, ma petite fille, prenez-la, vous n'allez pas séparer une mère et sa fille, pas vous. Ils ne bougent pas. Les lampes éclairent la fumée des haleines et rien qu'à les voir si bien installés, tous, on devine qu'ils seront les premiers sauvés. Prenez ma petite fille, prenez-la, salauds ! J'aurais un couteau sous la main je poignarderais la baraque. Allez, dégagez, y a personne au milieu, ça gêne pas... Arrosez-nous d'essence et mettez le feu ça tient chaud.

Un homme se lève, un copain, le videur muet du gymnase, il a toujours sa cravate, ce con-là ! Il me saisit la gorge à deux doigts, détend son bras et je valdingue en arrière, un gadin façon luge avec des ricochets dont le dernier se finit par un plouf, mais non. Assommée, la joue sur la tôle glacée, j'en vois de belles entre les bastingages du solarium. Parmi les vagues une immense aile d'avion surnage et brille, et dessus les crapauds s'agitent. Un naufrage, un crash. La même nuit, au même instant, le même logo E. L. Idiote, c'est la cheminée du ferry. Tiens, elle a disparu. Des points orange et noir, un remous livide, oui, peut-être bien. Et alors ?

– On y va.

Le pont se met à la verticale et l'on enjambe le garde-fou, ça dégringole en hurlant partout, c'est des clous dans du beurre et ça

disparaît.

L'Eternel dit à Jonas : un grand poisson viendra, tu passeras l'éternité dans son ventre, et Jonas après trois jours de réclusion s'en tira par une prière : mon éternel écoute-moi bien, tes vagues et tes flots ont passé sur moi, sauve-moi. Volontiers, dit l'Eternel, et Jonas en échange de la vie s'en va prêcher à Ninive la parole sacrée. Moi qui ne prêche ni ne prie, je ne trouve à mâcher pour me sauver que les mots d'une vieille histoire étrangère à mon sort.

Un bon moment déjà qu'on n'entend plus les cris des femmes. On s'en va cahin-caha sur les grands hublots luisants du navire, et la fillette m'aide à me relever, on y va courbées sous les rafales, la veste rabattue sur la tête, et le poids du manteau n'arrange rien, je m'étale et chaque fois un connard allume sa lampe à travers le hublot, me fait coucou, j'y peux rien si c'est pas moi l'ouvreuse adressez-vous au guichet. Il y a du monde en bas, des cachots remplis d'oubliés, ils font du feu pour attirer l'attention, ils donnent des coups mais la vitre est blindée. À part la gosse et moi qui peut les voir ? Qui peut faire un trou dans leur prison ? Et dans la nôtre ? Se noyer à ciel ouvert, en vase clos, après tout... Les hélicos n'arrivent pas, d'ailleurs un hélico n'est pas une oie capable d'arracher à la mer un gratte-ciel crevé. Ça se saurait carabi, se saurait caraba.

Ne t'arrête pas, c'est juste au bout. Le petit coin de ciel vert.

Il n'y a plus que nous sur le flanc du bateau, les autres... Le vent n'est arrêté par aucun mur. C'est nu comme un lac gelé sous les tourbillons du frasil et les embruns au kilo qui nous arrivent de plein fouet, mes poumons éclatent. Par-ci par-là, des chaloupes retournées, des corps en vrac. Ils sont en chaussettes, en soutien-gorge, en maillot de bain, on ne s'approche pas d'eux. Moi, les morts...

Et Jonas dit à l'Eternel j'ai beau lutter le vent glacé nous repousse à travers l'esplanade écrasée par les vagues, il nous aveugle derrière ou devant. C'est là-bas qu'on va c'est décidé. Là-bas ou ailleurs, le cercle s'amenuise, on n'aura qu'à sauter. Tu fermeras bien les yeux. Tu les rouvriras quand je te le dirai, c'est pour jouer. On s'embrassera fort, aussi fort que les amoureux. Deux petits lapins plus étouffés qu'autre chose en arrivant au fond.

– Ferme les yeux.

– Regarde.

Quelqu'un tire des fusées rouges au pistolet. Un feu, chaton, on va voir. L'ombre du ferry se dresse alors et n'en finit pas d'escalader les rafales, et le cyclone fait une petite place au dernier soupir du géant.

L'a crête argentée des lames apparaît au creux d'un précipice et je me sens tomber sur la muraille à pic, enchaînée par les doigts à cette enfant qui croit en moi, je t'aime.

Je ne glisse plus.

L'homme au pistolet me tient par le capuchon, moi je tiens l'enfant par cette main qui n'est plus la mienne ou la sienne, elle est nôtre à jamais, et tous trois à plat ventre sur la muraille à pic nous n'existons plus que par cette force qui nous retient à l'univers en attendant...

... Sauvées, hissées au bras de fer de cet homme, assises effondrées sur des lettres en relief, TALLIN, le port d'attache de l'*Estonia*.

– C'est bientôt fini, Sara.

Il prend sa lampe torche et se l'allume en plein visage, et je reconnais la bouille impayable du docteur Eshu.

– On y va ?

Il tire une fusée vers les vagues et tout en bas surgit l'énorme fleur d'une hélice hors de l'eau. Il tire une autre fusée et cette fois un radeau noir à toit rouge danse au milieu des lames.

– À nous, les filles, SAUTEZ.

Et il se met à siffloter.

XIV

... Hypothermie, je sais, des radoteurs, ces pilotes à la voix mielleuse, ils m'empêchent d'écouter ma voix, les bruits entrecoupés quand on commence à vivre, les coups de rame et le bruissement des nénuphars à l'avant du bateau, puis la maison polie par le frottement des pieds nus depuis toujours, la maison dont ma chair ne ressent plus les bienfaits, je m'en souviens, la table pour nous deux, une bouteille et des flûtes, un gâteau noir dans un cercle de bougies jamais éteintes, sous l'incessant va-et-vient des araignées, les radeaux à la dérive, un périmètre si vaste qu'on ne trouvera bientôt plus que des macchabées si l'on continue à voler au ras du bouillon, c'est sûr on arrivera trop tard pour ravigoter la fille, on ne sait même pas où l'*Estonia* a fait son trou, les autres n'ont pas eu le temps de s'échapper, des centaines à l'intérieur de l'épave et je te parie qu'ils sont toujours vivants. D'après la douane il y en a mille au fond de l'eau, sans compter les autres, je n'en reviens toujours pas qu'on ait pu cueillir ces trois-là dans un canot plein d'eau. T'as treuillé pile au bon moment, j'te dis pas la secousse dans le rotor, une seconde plus tard on se prenait la déferlante à la gueule et l'on flanquait l'appareil au jus. Arrêtez avec l'eau, coupez l'eau s'il vous plaît, je n'exclus pas dorénavant de n'avoir plus jamais soif ou d'une soif que l'eau n'étanche pas sans vous rendre hystérique en même temps, merci d'appeler l'asile en cas d'urgence et de m'épargner la vue de robinets pendant les crises. J'ai pu vérifier que cette aqua simplex, anisée dans nos contrées où la nostalgie vient du soleil, est un toxique imparable en quantité suffisante au fond des puits censés conserver ce monstre, la VÉRITÉ, cet ange hydropique à face humaine, horreur, horreur la vérité, pour que l'homme après n'ait pas assez de tous les temps pour la consoler, je ne m'appelle plus Sara, Sara fille de Johanson. Inconsolable est aujourd'hui mon nom. Vivre mon seul cri, fût-il le dernier, quand la mer noircit dans mes yeux mon dernier péché... HYPOTHERMIE... Ils me fatiguent avec leur hélico qu'ils n'arrivent pas à casser, d'ailleurs je vois mal comment ça pourrait ne pas casser entre Mag et moi après cette affaire, honnêtement je vois mal une explication raisonnable à lui servir, je ne trouve aucun

élément de nature à l'apitoyer, le ferry n'est pas un alibi, je ne veux pas d'alibi, le naufrage est un hasard qui n'excuse rien, le naufrage est aussi d'être une inconnue pour soi-même à des moments où l'on a pas le temps ni l'envie de se poser la question. C'était physique et névralgique. Une telle boule de nerfs dans ce camping-car avec ce grand balèze dont j'avais plus peur qu'autre chose, un peu comme le feu quand il vous fascine à la longue et qu'on hésite à l'enfiler sur soi comme un gant. C'était la solution, Magnus, la seule et la bonne, tu aurais mauvaise grâce de lui en vouloir à lui qui m'a trouvée sur sa route. À sa place tu faisais pareil avec n'importe quelle fille, et tu me connais ce n'est pas moi qui te ferais grief de te comporter comme un gentleman. Il est mystérieux l'instant qui passe et refuse une autre chance au désir, il est des cas où la délicatesse revêt une forme primitive, on n'y peut rien si l'humanité se fait ainsi, de temps en temps je suis gagnée par une force qui vient du fond des âges à travers des oiseaux et des bestioles pas spécialement ragoûtantes, et je ne m'en veux pas de tous les instincts crapuleux qui nourrissent le mien, de tous les sauriens disparus dont le sang brûle mes veines, je n'étais pas la dernière à mordre autour de la chaloupe, il n'y avait plus d'enfants qui comptaient. Nous sommes assez intelligents toi et moi pour en sourire et tu n'as pas besoin de savoir qu'il était noir, fantômes piteux dans vos cours de récréation, vos jardins d'enfants, vos lycées, vos pensions, vos régiments, ENTRE HOMMES, avec une tendance à vous regarder vous d'abord, à nous aimer pour vous aimer, à nous désirer pour vous désirer, à nous délaisser pour vous-même et quitte à souffrir, une souffrance où le manque est d'abord votre image aperçue dans un miroir à la hauteur du pantalon, face et profil, il était noir, les mains brûlantes, et nabot comme tu l'es, sur ton mètre soixante-quinze et des poussières, inadmissible toise à tes yeux pour un homme de ta race, un Scandinave à moitié Viking, tu n'aurais pas assez d'une vie pour te ronger, et me soupçonner moi de me languir, comme s'il n'était pas homme à se guetter au miroir, face et profil, tu ne m'empêcheras pas d'avoir des souvenirs et des préférences, voilà tout, c'est un secret pour te protéger non pour mentir, sache qu'il ne m'a pas fait grand mal, il m'a fait un bien fou, toi et moi on y serait peut-être arrivés, mais à quel prix, après combien de vœux impossibles et d'épreuves péniblement surmontées. Il te simplifie la tâche et tu lui dois une fière chandelle, admetts-le, Mag, et fais-en ton deuil, un médium capable de ramener l'harmonie dans les destins momentanément chamboulés par l'absence d'un être cher, après tout c'était toi, c'était moi, n'en parlons plus, la force du sang nous jette au cou des inconnus nous les filles, il n'y a ni lieu ni malice et le raconter c'est mentir, assez ! Dans ma gorge les mots roulent des larmes et du sang, d'un bout à l'autre ces rangées d'ombres noires, sur plusieurs

niveaux, demain l'eau des ports se couvre d'yeux écarquillés, portefeuilles et poules crevées, tomates et gosses au ventre lourd de coca-cola, les goélands picorent tout. Pas une fois je n'ai eu faim sur ce navire où montait la mer aux mille pattes, dans le tombeau des pharaons le sable est un fluide aussi véloce, il coule à travers les cursives après la cérémonie des aromates et l'invocation des idoles, il inonde les passages secrets, il réduit au silence les architectes, où me suis-je réfugiée pour échapper aux mille pattes, aux idoles ? Je me garde bien d'ouvrir les yeux, je m'interdis cette curiosité légitime au cas où l'oie géante ne m'aurait pas tirée du naufrage, où je verrais mon sang perler sur la paroi d'une cabine engloutie, VOUS ÊTES ICI, où je serais tentée d'aller jeter un œil dans la cursive et d'appeler. Pourtant mon cœur bat s'il ne s'est pas arrêté tandis que le ferry planait sous la mer vers son dernier lit, peut-être le mien. Combien sommes-nous dans l'épave, vivants, prostrés, endormis du sommeil effréné des enfants quand les voleurs sont dans la maison. Autour de moi des bruits métalliques, des murmures, ils n'ont aucun sens, l'entêtement vital du canard décapité. Je n'ouvrirai plus les yeux, ils sont toujours trop enclins à s'ouvrir, à voir clair. Moi je n'ai démasqué personne et suis morte au nom d'une vérité qui n'a pas souri, la moitié des dents lui manquent et les autres sont creuses, alors taisez-vous, tais-toi ! Une aiguille et du fil à paupières, j'y penserai dans une autre vie. Où que j'ouvre les yeux, désormais, je sais parfaitement qui sera là, mes parents et Mag si je suis perdue sous la mer au fond d'une cabine, et si je suis sauvée à l'hôpital, une perfusion dans les veines, ils sont à mon chevet guettant mon réveil, attendant d'être sûrs pour me piapiater leur mauvaise humeur. Raison de plus pour faire la momie. Le problème est d'ôter ses lentilles sans lever les paupières et comme à l'impossible nul n'est tenu...

– Elle ouvre les yeux.

Maman, papa, Magnus, qu'est-ce que j'avais dit ? Tous les trois. Eh bien oui, j'ai menti, oui, j'ouvre les yeux, ça ne veut pas dire que je suis vivante, alors dites-le ! C'est quoi ces fleurs ? Mes obsèques ? Qu'est-ce que vous avez, tous ?

– Ha...

Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a papa ? J'entends rien. Toi et tes foutus crapauds. Il s'assied au bord du lit, me touche la main, sa bouche tremble.

– Happy birthday ma chérie.

Évidemment, dit comme ça. Et tous nous éclatons en sanglots.

